

O LATIM DA AFRICA ROMANA
STUDIES FOR MODERN AND MEDIEVAL LATIN

PROF. DR. DARCY CARVALHO

SÃO PAULO BRAZIL

2014

I

AFRICITAS

O LATIM E AS RAIZES AFRICANAS DO CRISTIANISMO LATINO

LATIN AND THE ROOTS OF WESTERN CHRISTIANISM

LES RACINES AFRICAINES DU CHRISTIANISME LATIN

II

LATINUM MEDIAEVALE

MIRACULA SANCTAE MARIAE DE RUPE AMATORIS

SUMMARIUM

Five readings in French about authors who wrote in Africa before the Arab conquest

Cinco textos em francês sobre autores africanos que escreveram em latim antes da conquista árabe

Le latin dans le Maghreb avant la conquête arabe

Textos em Latim Medieval



AFRICITAS PARS PRIMA**LES RACINES AFRICAINES DU CHRISTIANISME LATIN****AUGUSTIN, LA MÉDITERRANÉE, L'EUROPE**

“L'ÉGLISE AFRICAINE DES PREMIERS SIÈCLES A PRIS UNE PART IMPORTANTE À LA VIE
ET

AU DÉVELOPPEMENT DU CHRISTIANISME OCCIDENTAL”

UNE INTERVENTION DE L'ÉVÊQUE D'ALGER

HENRI TESSIER

http://www.30giorni.it/articoli_id_3535_l4.htm



Les restes archéologiques d'une basilique chrétienne de Carthage

AFRICITAS**LATIN AND THE ROOTS OF WESTERN CHRISTIANISM****O LATIM E AS RAÍZES AFRICANAS DO CRISTIANISMO LATINO**

“L'ANNÉE 2003 DE L'ALGÉRIE EN FRANCE”

HENRI TESSIER

”Bien que je ne sois pas, c’est évident, spécialiste de la période du christianisme africain des premiers siècles, on me permettra, je l’espère, de proposer quelques réflexions sur le thème que je me propose d’aborder dans ce colloque: «Les racines africaines du christianisme latin». Je n’interviendrai pas au titre d’une compétence que je n’ai pas, mais bien plutôt pour poser des questions aux spécialistes sur une question

dont l'importance est évidente pour les Églises du Nord et du Sud de la Méditerranée occidentale.

Il me paraît significatif, en effet, dans ce contexte de "l'Année 2003 de l'Algérie en France", de faire connaître la part prise par l'Église d'Afrique des premiers siècles à la vie et au développement du christianisme latin.

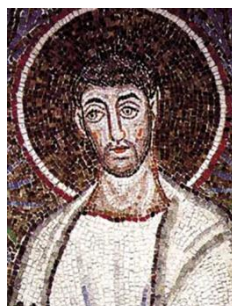
J'aborderai donc différents domaines de la vie de l'Église latine dans les premiers siècles, pour interroger les compétences ici présentes sur les contributions spécifiques des chrétiens du Nord de l'Afrique au moment où naissait le christianisme latin et où il allait peu à peu prendre en Europe un visage libéré de ses sources d'abord grecques et moyen-orientales.

Le professeur Claude Lepelley a récemment proposé une réflexion sur ce même thème au colloque organisé à l'Unesco les 30 et 31 janvier 2003. Je me permettrai de m'appuyer largement sur sa contribution, mais je profiterai de ma situation de pasteur et du temps plus large qui nous est donné pour poser, aussi, des questions nouvelles, espérant ainsi apporter ma contribution à une prise de conscience importante pour les relations entre les deux Occidents, l'Occident européen, et l'Occident (c'est le sens du mot Maghreb) du sud de la Méditerranée.

Prendre conscience de ce fait est très important pour les chrétiens d'Europe, comme pour les habitants actuels du Maghreb. Les Européens doivent apprendre qu'une partie notable de leurs racines chrétiennes latines se trouvent au sud de la Méditerranée. Et les habitants du Maghreb doivent aussi connaître le rôle qu'ont joué leurs ancêtres dans une tradition culturelle et religieuse qui leur apparaît aujourd'hui comme une réalité totalement étrangère à leur terre. Cette prise de conscience peut avoir aussi son importance pour les jeunes Églises d'Afrique qui regardent leurs sources spirituelles comme uniquement européennes, oubliant non seulement les origines orientales de la Bible et les développements de la patristique orientale, mais aussi le rôle de l'Afrique romaine.

Le professeur Claude Lepelley réfléchissant sur notre sujet, n'hésite pas à exprimer sa position sous cette forme paradoxale: «Le christianisme occidental n'est pas né en Europe, mais au sud de la Méditerranée».

Cette affirmation qui peut étonner est pourtant largement étayée par l'histoire. Je vais donc essayer maintenant d'explorer les principales pistes sur lesquelles cheminer pour découvrir, sous différents aspects, ces racines africaines du christianisme latin.



Saint Cyprien, détail de la mosaïque du VI^e siècle représentant la procession des martyrs,
basilique Sant'Apollinare Nuovo, Ravenne

1. LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE LATINE EST NÉE DANS L'AFRIQUE ROMAINE **LATINITAS CHRISTIANA NATA EST IN AFRICA ROMANA** **Christian Latin is born in Africa**

Le premier fait est d'importance considérable. Les plus anciennes œuvres de théologie chrétienne en latin qui nous soient parvenues n'ont pas été écrites en Italie, en Espagne, en Gaule, ou en Dalmatie, mais elles nous viennent de Carthage.

En effet, aux temps de Tertullien, les chrétiens du nord de la Méditerranée écrivaient encore en grec. C'est ce que faisait évidemment un siècle plus tôt Clément de Rome. Mais c'est encore ce que faisait Justin – qui n'est pas vraiment un «Père latin», mais qui est mort martyr à Rome (†165 environ) – peu avant Tertullien. Il venait de Palestine et avait d'abord écrit en grec pour des Grecs et il a continué à le faire en arrivant à Rome.

Irénée (†200 environ), venu de Smyrne à Lyon, écrit aussi en grec dans cette ville son *Adversus Haereses*, alors que Tertullien a déjà écrit ses premiers traités en latin. Hippolyte (†236 environ), pourtant prêtre de Rome, plus jeune que Tertullien, écrira encore son œuvre en grec.

MINORUM PATRUM
QUI SEculo TERTIO FLORUERUNT IN ECCLESIA LATINA
A TERTULLIANO AD CYPRIANUM
OPERA
NEMPE CELERINI, LUCIANI, CALDONII, MOYSIS, MAXIMI, NICOSTRATI,
RUFINI,
URBANI, SIDONII, MACARII, S. CORNELII PAPAE ET MARTYRIS, S. LUCII
ET S. STEPHANI PP. ET MART., NOVATIANI, DIONYSII ALEXANDRINI,
FIRMILIANI, S. PONTII, NECNON ANONYMORUM AUCTORUM;
ET IN PRIMIS
MINUCHII FELICIS OCTAVII
AD INTEGERRIMAM UNIUS CODICIS EXSTANTIS FIDEM EXPURGATUS,
CUM VARIORUM NOTIS ET DISSERTATIONIBUS,
TOMUS UNICUS.
PARISIIS
EXCUDEBAT SIROU,
IN VIA DICTA D'AMBROISE, PRES LA BARRIERE D'ENFER,
OU PETIT-MONTRouGE.
1844.
Apud Gallica Bnf

Avec Tertullien le premier auteur connu en latin est Minucius Felix. Mais l'antériorité de cet auteur par rapport à Tertullien n'est pas prouvée. Et de toutes façons son œuvre

reste sur le plan d'une apologétique qui utilise peu le vocabulaire théologique proprement chrétien.

C'est donc à Tertullien que nous devons les premiers traités théologiques en latin. Il écrivit d'abord en grec, mais passa assez vite au latin pour atteindre son public africain. Il appartient aux spécialistes de préciser ce que la langue chrétienne doit à Tertullien. Même s'il n'a pas créé lui-même tout le vocabulaire chrétien en latin, c'est en tout cas son œuvre qui formera le premier corpus chrétien de référence dans cette langue. On parle de 1000 mots chrétiens dont la langue latine lui serait redevable.

On trouvera ci-dessous, à titre d'exemples, deux citations de Tertullien qui illustrent la difficulté de ce premier effort de transposition du christianisme à partir de son expression théologique originale en grec, vers sa formulation en latin.

Le premier texte pose le problème de la traduction du mot grec *logos* par le latin *sermo* (que l'on peut traduire par "parole" ou "Verbe". «Avant toutes choses, Dieu était seul: il était entièrement pour Lui-même, son propre monde, son propre état, et toutes choses. Il était seul également en ceci qu'il n'y avait rien qui lui fût extérieur. Pourtant Il n'était pas alors précisément seul. L'accompagnait celle qu'il portait à l'intérieur de Lui-même, à savoir Sa raison. Dieu, en effet, est rationnel et la Raison est première en Lui-même, de sorte que tout procède de Lui. Cette Raison est sa propre pensée. Les Grecs l'appellent "logos". Pour ce mot nous disons aussi "parole" ou "Verbe", c'est pourquoi, par une facilité de traduction, nous autres avons coutume de dire que «la parole était au commencement auprès de Dieu», alors qu'il serait préférable de parler de Raison, puisque avant même le commencement, Dieu n'était pas Verbe mais Raison et puisque le Verbe existe par la Raison qui lui est par conséquent antérieure» *Adversus Praxean*, 5, 2-3).

Dans un second exemple, on découvrira le flottement existant dans le vocabulaire quand Tertullien recourt en un même passage pour traduire le grec *ousia* (substance) à *substantia* et à *materia* : «Il est appelé Fils de Dieu et Dieu, à cause de l'unité de la substance; car Dieu aussi est esprit. Quand un rayon est lancé hors du soleil, c'est une partie qui part du tout; mais le soleil est dans le rayon, parce que c'est un rayon du soleil, et que la substance n'est pas divisée, mais étendue, comme la lumière qui s'allume à la lumière.

La matière source demeure entière et ne perd rien, mais elle communique sa nature par plusieurs canaux» (*Apologeticum*, XXI, 12). Mais, dans l'ensemble, on est profondément impressionné par la fermeté et la brièveté des formulations de Tertullien. En voici un bref exemple entre beaucoup d'autres possibles. «Il fallait donc que l'image et la ressemblance de Dieu fût créée pourvue du libre arbitre et de l'autonomie, pour qu'en elle, cela précisément, le libre arbitre et l'autonomie, fût tenu pour l'image et la ressemblance de Dieu. Et à cet effet, a été accordée à l'homme une substance qui relevât de ce statut» (*Adversus Marcionem* II, 6,3).

Cyprien (†258), le second, chronologiquement, des Pères d'Occident qui nous ont laissé une œuvre écrite en latin est aussi un Africain. Son œuvre est antérieure de plus d'un siècle à celle d'Hilaire de Poitiers (†367), d'Ambroise de Milan (†397), et à plus

forte raison de Jérôme (†420). Arnobe (†327 env.) est aussi un africain. Rappelons d'ailleurs que, curieusement, le païen Cecilius de l'*Octavius*, l'apologie de Minucius Felix, est présenté comme un ami de Fronton de Cirta (Constantine en Numidie), l'auteur d'une diatribe contre les chrétiens (162-166).

Notons, aussi, que Lactance, mort vers 325, soit trois quarts de siècle après la mort de Cyprien, est, selon saint Jérôme, né en Afrique du Nord. Il enseigne en latin à Nicomédie, en Asie Mineure, où l'Empereur Dioclétien a établi sa capitale, donc en plein domaine de rayonnement de la culture grecque. On dit de lui, un africain, «qu'il est l'homme le plus éloquent de son temps en langue latine».

Ce sont des périodes où, dans l'Occident chrétien, il n'y a guère de nom à citer comme auteurs latins chrétiens jusqu'à Hilaire de Poitiers (†367) et saint Martin de Tours (†397).

2. LES PLUS ANCIENNES TRADUCTIONS DE LA BIBLE EN LATIN SONT AUSSI AFRICAINES



Évangélaire latin, Codex Palatinus 1589, ff. 43v-44r. fin du Ve siècle, Musées et collections provinciaux, Castello del Buon Consiglio, Trente. Les évangiles pourpres de Trente transmettent un texte latin d'avant Jérôme correspondant à une édition des Évangiles diffusée en Afrique au IIIe siècle et utilisée par Cyprien

Dans ce domaine de la langue aussi, il serait intéressant d'avoir auprès des spécialistes, davantage de renseignements sur la *Vetus Latina*. On dit en effet que l'Afrique possédait les plus anciennes versions latines d'un certain nombre de livres de la Bible avant que saint Jérôme ne donnât au monde latin sa célèbre traduction qui devait devenir la référence unanime dans le monde latin jusqu'à la réforme liturgique de Vatican II. Là aussi, je laisse aux personnes compétentes le soin de nous éclairer avec plus de précision, mais, depuis longtemps, les spécialistes attribuent un rôle déterminant à l'Afrique chrétienne dans les premières traductions de la Bible du grec au latin. Pierre Maurice Bogaert (*La Bible latine des origines au Moyen Âge* in *Revue Théologique de Louvain*, 19 [1988], p. 137) écrit: «Lorsque la nécessité s'en fit sentir – sans doute dès le milieu du IIe siècle en Afrique romaine – la Bible fut traduite du grec au latin...

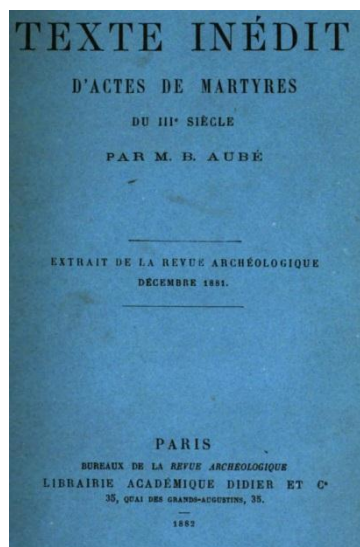
Jusqu'à preuve du contraire, je tiens pour l'origine africaine [des traductions] plutôt que romaine ou italienne». On pense d'ailleurs que ces toutes premières traductions ont été faites par la communauté juive d'Afrique du Nord pour les besoins de ses propres fidèles. Certes, ces anciennes traductions seront le plus souvent supplantées dans la suite par celles de saint Jérôme, mais leurs traces demeureront importantes

dans plusieurs livres de la Bible, comme le Psautier, par exemple. Là encore, c'est à l'Afrique romaine que l'Occident latin est redevable de quelques-unes de ses plus anciennes traductions bibliques.



3. LES PREMIERS RÉCITS DE MARTYRS EN LANGUE LATINE

Un autre domaine d'expression chrétienne très ancienne en langue latine nous est attesté en Afrique par les *Actes des martyrs*. Mgr Saxer, ancien président de l'Institut Pontifical d'archéologie chrétienne écrit à ce sujet: «L'hagiographie africaine – qui est d'expression latine dès son apparition – a le singulier privilège de comporter quelques-unes des pièces les plus anciennes, les plus authentiques et les plus belles de ce genre littéraire» (Victor Saxer, *Saints Anciens d'Afrique du Nord*, Rome 1979, p. 6). Le document chrétien en latin le plus ancien qui nous soit parvenu est d'ailleurs aussi le plus ancien récit provenant d'Afrique chrétienne, celui des martyrs scillitains (17 juillet 180), Scilla étant une ville de l'Afrique proconsulaire encore mal localisée.



Apud Google

Là aussi les spécialistes doivent mettre en valeur le fait que les *Actes des martyrs* africains ou leurs *Passions* sont les documents les plus anciens de ce type dans la littérature chrétienne. Ils serviront de modèle pour les travaux ultérieurs de ce type en Occident.

Il en est de même du genre littéraire plus large qui est représenté par la biographie des

saints. Ce genre a vu le jour en Afrique et aura une grande vogue dans toute l'Église. Il s'ouvre avec la vie de saint Cyprien «qu'écrivit de son évêque et maître le diacre carthaginois Pontius».

On connaît aussi la vie d'Augustin rédigée par son collègue et ami Possidius de Calama (aujourd'hui Guelma) et celle de Fulgence (†527) de Ruspe (entre Sfax et Sousse en Tunisie) écrite par le diacre de Fulgence, Ferrand.

La porte est ouverte pour les ouvrages hagiographiques bien postérieurs de saint Grégoire de Tours sur saint Martin et sur la gloire des martyrs.



Évangélaire latin, Codex Eusebi, s.n., p. 440+437, Bibliothèque Capitulaire, Vercelli. Ce manuscrit est le témoin le plus ancien des quatre Évangiles dans le texte dit "européen", antérieur à la Vulgate de Jérôme

4. LE POIDS DÉMOGRAPHIQUE DE L'ÉGLISE D'AFRIQUE DANS L'OCCIDENT LATIN

Claude Lepelley, dans son intervention à l'Unesco, donne une autre raison de l'influence de l'Église d'Afrique sur l'Occident latin, c'est celle de son poids démographique. Celui-ci n'est pas facile à mesurer en termes de population chrétienne, mais il est très sensible en nombre d'évêchés. Au premier Concile de Carthage vers 200, ce sont déjà soixante-dix évêques d'Afrique romaine qui sont rassemblés sous la présidence d'Agrippinus.

À la même période, en Italie du Nord, on ne sait pas s'il y avait d'autres évêchés que ceux de Rome, Milan et Ravenne. Au deuxième Concile de Carthage, les évêques africains réunis sont déjà quatre-vingt-dix. À la même période, au Synode de Rome, sous le pape Corneille, il n'y a que soixante évêques. Au Concile d'Arles, en 314, sur le donatisme (problème africain), on note la présence de 46 évêques (16 de Gaule, 10 d'Italie, 9 d'Afrique, 6 d'Espagne et 3 de Bretagne).

On connaît le nombre des évêques participants à la Conférence de 411 à Carthage. On sait que les évêques catholiques présents étaient 279 et les donatistes 270. On considère habituellement que dans chaque camp il y avait une centaine d'évêques absents, ce qui porterait leur nombre total à plus de 600. Ceci donne une idée du réseau d'évêchés surtout en Proconsulaire (Tunisie) mais aussi en Numidie (Constantinois).

L'influence africaine à Rome se fait d'ailleurs déjà sentir dès 189, quand Victor, un africain de Leptis Magna, est élu pape à Rome (189-198). Ceci prouve la place que devait tenir l'Église d'Afrique à Rome, dès la fin du II^e siècle. Elle ne cessera de grandir au III^e et au IV^e siècle.

5. L'INFLUENCE DÉTERMINANTE DE SAINT AUGUSTIN

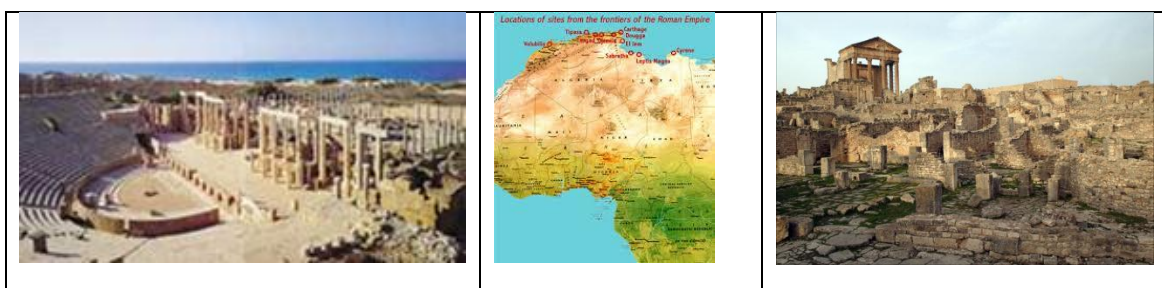
Mais tous les éléments précédemment signalés seraient sans doute restés sans conséquences durables, sans la personnalité théologique et spirituelle de saint Augustin, et sans les dimensions prodigieuses de son œuvre écrite. Il est inutile ici d'évoquer la permanence de cette influence dans l'Occident latin jusqu'à la Réforme, jusqu'au jansénisme, et finalement jusqu'aux temps présents. Cette influence a été décrite dans toutes les études sur Augustin. Ce qui doit particulièrement être souligné, c'est la présence dans l'œuvre d'Augustin d'une synthèse originale du christianisme qui, tout en connaissant la patristique grecque, prend ses références propres dans une méditation personnelle de l'Écriture et une expérience spirituelle spécifique, celle d'Augustin lui-même.

Goulven Madec, dans un ouvrage récent (*Lectures augustiniennes*, Paris 2001, pp. 99-109), propose une étude sur les influences chrétiennes qui se sont exercées sur Augustin et fait ressortir l'importance des références latines plus nombreuses que celles des Pères grecs. Hilaire de Poitiers, qui fut un temps exilé en Orient, et Ambroise sont beaucoup plus qu'Augustin en dépendance de leurs sources grecques.

Augustin se veut pleinement fidèle à la tradition de la grande Église, mais il enracine sa théologie d'abord dans sa lecture personnelle de l'Écriture et dans son expérience propre.

Même sa référence aux sources de la philosophie grecque est appuyée sur le témoignage de deux latins, Simplicianus et Victorinus, plutôt que, directement, sur celui des Pères grecs. Avec Augustin, l'Occident latin a conquis son indépendance théologique et par le fait même sa personnalité chrétienne propre.

Certains peuvent regretter cette évolution et préférer la lecture du christianisme proposée par les Pères grecs. Mais tous doivent reconnaître que l'Occident latin doit principalement à Augustin sa lecture propre du message biblique.



Les restes archéologiques du théâtre romain de Leptis Magna, actuellement en Libye

6. LA TRADITION MONASTIQUE AUGUSTINIENNE

On sait que le monachisme est né en Orient. Il se diffuse en Occident d'abord à travers saint Martin (†397), né en Pannonie, aux frontières latines de l'Occident. Augustin lui-même raconte comment il découvrit à Milan, grâce à Ponticianus, des anachorètes convertis à la vie ascétique par la biographie de saint Antoine abbé (†356) qu'Athanase venait d'écrire, quelques années après la mort de celui-ci.

Cette découverte, on le sait, tiendra une place importante dans la vie d'Augustin qui, rentré à Thagaste, organisera les premiers lieux africains de vie monastique. Il adaptera, ensuite, cette existence à la communauté qui vit auprès de lui, quand il sera évêque, et donnera ensuite au monde latin sa règle de vie et l'exemple de ses communautés monastiques pastorales. L'Occident latin adoptera cet exemple dans une partie de sa tradition de vie religieuse communautaire (les augustins, les prémontrés, etc). Mais les spécialistes trouvent aussi dans la règle de saint Benoît des influences qui viennent de la règle de saint Augustin.

7. L'INFLUENCE DU DROIT ECCLÉSIASTIQUE AFRICAIN

Le professeur Claude Lepelley nous indique aussi un autre domaine de cette influence de l'Église d'Afrique sur l'Église latine, c'est celui du droit ecclésiastique. Comme on le sait, la vie conciliaire a été plus intense dans l'Afrique du Nord que dans les autres régions de l'Occident latin, particulièrement au IIIe et au IVe siècle. Les décisions de ces concertations ont formé un *corpus* qui devait influencer les Églises d'Occident, notamment à travers l'Espagne wisigothique.



La représentation la plus ancienne de saint Augustin sur une fresque du VIe siècle, Latran, Rome

8. L'ŒUVRE D'AUGUSTIN DISPONIBLE EN EUROPE DÈS LA MORT DE L'ÉVÊQUE D'HIPPONE

On ne peut ici raconter comment l'œuvre d'Augustin put échapper au sac d'Hippone par les Vandales et gagner l'Europe. Serge Lancel dit à ce sujet: «Les indices ne manquent pas qui permettent d'avancer sans preuve, mais avec une forte vraisemblance, que la connaissance très complète qu'on avait en Italie de l'œuvre d'Augustin dès la seconde moitié du Ve siècle ne provenait pas de copies de cette œuvre diffusée outre-mer de façon seulement partielle avant la mort de l'évêque, mais reposait sur son transfert global à Rome et sur son insertion dans le fonds de la

bibliothèque apostolique, au milieu du Ve siècle dans des conditions et avec des modalités qui demeurent, il est vrai, mystérieuses, sinon miraculeuses» (Serge Lancel, *Saint Augustin*, Paris 1999, p. 668).

Ainsi, très tôt, l'œuvre d'Augustin s'est trouvée disponible au nord de la Méditerranée, pour connaître la diffusion que l'on sait.

On connaît l'építaphe placée au Latran sur une fresque donnant la plus ancienne représentation de l'évêque d'Hippone: «Les divers Pères ont expliqué diverses choses mais lui seul a tout dit en latin, expliquant les mystères dans le tonnerre de sa grande voix».

CONCLUSION

Il me semble que les différents thèmes abordés précédemment, malgré la brièveté des indications proposées, mettent suffisamment en évidence la réalité de ces racines africaines ou numides du christianisme latin.

C'est une illusion de perspective qui a conduit trop souvent à considérer les premiers siècles chrétiens, dans l'Empire d'Occident, comme une réalité presque uniquement européenne. En fait, une région comme la Proconsulaire semble avoir été très tôt plus largement évangélisée que bien des régions du nord de l'Italie, des Gaules ou de l'Espagne.

Pour ne prendre qu'un exemple, il est remarquable que le premier Concile des Gaules, à Arles, en 314 se soit réuni pour apporter son soutien à un problème typiquement africain, celui du schisme donatiste. C'est la preuve des liens qui existaient alors entre les Églises du nord et du sud de la Méditerranée occidentale.

Mais c'est aussi la preuve des dimensions réduites des Églises du nord qui en rassemblant des évêques d'Italie, des Gaules, d'Espagne et de Bretagne, auxquels s'ajoutent des évêques africains ne peuvent réunir qu'un nombre de participants bien inférieur à celui des conciles africains contemporains.

Mais il est bien clair que ce sera surtout avec la personnalité spirituelle, pastorale et théologique d'Augustin que cette influence de l'Église africaine sur les Églises d'Europe prendra toute sa mesure. Ce fait est trop clairement établi, au plan théologique pour qu'il soit nécessaire d'insister. Mais on doit aussi en mesurer l'importance au-delà de la sphère particulière des sciences ecclésiastiques.

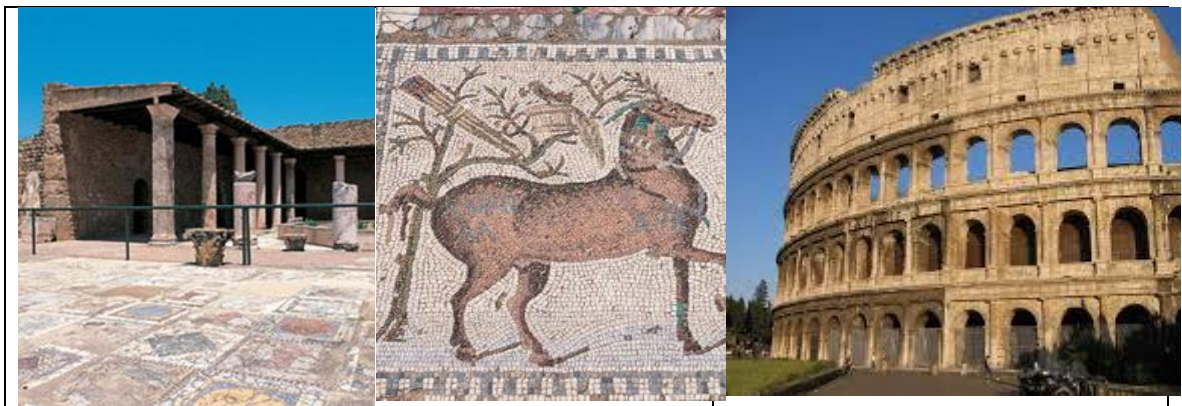
Les choix philosophiques et théologiques faits par Augustin font désormais partie du conditionnement de la pensée dans l'Occident européen. Pour donner son poids à cette affirmation, on peut, entre autres témoignages, rapporter cette remarque de l'un des derniers essayistes traitant de ce sujet, Jean-Claude Eslin. «De notre point de vue, l'Acte d'Augustin consiste à avoir su opérer dans une œuvre qui comprend plus de quatre-vingt-dix volumes et opuscules, une articulation inédite entre le monde de l'Antiquité et le monde chrétien qui lui donne une nouvelle forme.

En ce sens, Augustin représente le premier homme occidental, le premier moderne car il est le premier à avoir tenté cette articulation dans une expression philosophiquement intelligible et, l'ayant fait, il a ainsi modelé notre sensibilité pour des siècles. Par rapport à l'Empire romain, et aussi par rapport au christianisme d'Orient, par rapport à la stabilité des valeurs de ce monde et de l'homme antique sûr de lui, dans des circonstances instables, il marque une rupture, il représente le moment fondateur en ce qu'il instaure une inquiétude occidentale, il introduit une instabilité constitutive (en politique, en sexualité), une dynamique qui, après quinze siècles, n'est pas apaisée; Augustin, c'est l'inquiétude de l'esprit au sein même du port trouvé» (*Saint Augustin, L'homme occidental*, Paris 2002, p. 8-9).

On n'en finirait pas de rapporter les propos qui mettent en évidence ce rayonnement sans égal de la pensée et de l'œuvre d'Augustin sur l'Occident latin. «Aucune œuvre d'un auteur chrétien en langue latine ne susciterait dans l'Europe chrétienne autant d'admiration et d'inquiétude et ne connaîtrait une telle gloire» (Dominique de Courcelles, *Augustin ou le génie de l'Europe*, Paris 1994, p. 295).

Au point que l'auteur de cette citation, bien que conscient qu'il parle selon ses propres termes «d'un berbère chrétien», donne pourtant pour titre à son œuvre: *Augustin ou le génie de l'Europe*. Et ce génie était un Numide de l'Empire romain. Quel transfert de sagesse du sud au nord de la Méditerranée! "Finis citationis.

(Extrait de la conférence organisée par l'Institut d'Études augustiniennes, Paris, 13 mars 2003).



**AFRICITAS
PARS SECUNDA**

CHRISTIAN ERA IN NORTHERN AFRICA

FAMOUS BERBERIAN LATIN WRITERS

STUDIES FOR MODERN LATIN

PROF. DR. DARCY CARVALHO SÃO PAULO BRAZIL 2014

ÈRE CHRÉTIENNE EN AFRIQUE DU NORD

ET

ÉCRIVAINS BERBÈRES DE RENOM

HALIM CHERFA

<http://www.piednoir.net/guelma/histoire/erechretiennecheurfamars09.html>

A ERA CRISTÃ NO NORTE DA ÁFRICA

ESCRITORES BÉRBERES DE RENOME

L'ÈRE CHRÉTIENNE EN AFRIQUE DU NORD

En Afrique du Nord, la Cité Phénicienne avait diffusé la pensée Grecque. Rome imposa l'esprit Latin, et bientôt fleurit toute une littérature Africaine. Fronton né à Cirta et Apulée né à Madaure (Algérie) sont les grands écrivains de l'époque. Puis les écrivains chrétiens vont marquer à leur tour la littérature.

Le Christianisme fut, à l'origine, considéré par Rome comme une nouvelle secte Juive à laquelle il ne fallait guère attacher d'importance. L'inquiétude commença à percer lorsque l'apôtre Paul porta "la bonne nouvelle", en parcourant la Syrie, l'Asie Mineure, Chypre, la Grèce, l'Italie. Bien que lapidé, emprisonné, Paul la diffusa et organisa la communauté chrétienne.

C'est paradoxalement en Algérie, pays aujourd'hui totalement islamisé, qu'est né le christianisme occidental latin. C'est là aussi qu'au Ve siècle le christianisme occidental trouva sa personnalité propre, intellectuelle et spirituelle, grâce à la marque indélébile que devaient lui imprimer la pensée et l'œuvre de saint Augustin.

Victor 1er occupa pendant dix années le trône de saint Pierre, alors que l'Afrique chrétienne vient à peine d'entrer dans l'histoire, Tertullien, lumière

de l'Occident, saint Cyprien, le premier évêque d'Afrique à verser son sang pour l'Eglise Chrétienne. Enfin, le plus prestigieux de tous, saint Augustin. Comme si ces quelques noms ne suffisaient pas à faire rayonner la clarté du flambeau Berbère, d'autres encore nous sont offerts, trois papes (Victor 1er (189 à 199), Miltiade (311 à 314) et Gélase 1er (492 à 496)), des évêques, des écrivains, des martyrs, des centaines d'évêchés et des saints de tous âges et de toutes conditions. La population maghrébine, de la Libye au Maroc, était en grande partie Chrétienne.

La nouvelle religion apparut en Afrique du Nord, vers 180, sous le règne de Commode, et s'y propagea de façon étonnante. La grande figure de Tertullien domine les débuts du christianisme dans cette région. Ce fils de centurion s'était converti au christianisme vers l'âge de quarante ans. De caractère, violent, que ce soit par la plume ou par la parole, il attaque l'autorité temporelle, n'hésitant pas à bafouer les représentants de Rome et les gouverneurs persécuteurs des chrétiens.

Le sang coule sur la terre d'Afrique. L'armée n'est pas épargnée car un chrétien soldat de Jésus, ne saurait servir un empereur Romain. Rome persécute les chrétiens qui refusent de porter les armes et de servir l'empereur Romain.

C'est seulement, vers 313 par l'édit de Milan, que l'empereur Constantin reconnut enfin à ses sujets la liberté d'être chrétiens. C'est dans un climat de schisme qu'apparut le grand Saint Augustin, l'un des plus célèbres pères de l'Eglise. Il devint évêque d'Hippone.

Saint Augustin présenta la défense du christianisme sous l'aspect d'une lutte contre la cité terrestre et la cité de Dieu. Ce grand Africain mourut au milieu de ses fidèles, tandis que les Vandales assiégeaient Hippone.

Les Européens doivent apprendre que le christianisme occidental n'est pas né en Europe, mais au sud de la Méditerranée et qu'une partie notable de leurs racines chrétiennes latines se trouvent en Afrique du Nord. Cette affirmation qui peut étonner est pourtant largement étayée par l'histoire.

Quand aux Maghrébin, ils doivent aussi connaître le rôle qu'ont joué leurs ancêtres dans une tradition culturelle et religieuse qui leur apparaît aujourd'hui comme une réalité totalement étrangère à leur terre. Qu'il sache que c'est neuf siècles plus tard, ce n'est qu'après l'irruption, au XIe siècle, des Béni Hilal que les dernières communautés chrétiennes se sont dissoutes en Algérie.

Précisément, c'est sous la Dynastie El Mouwahidoun (Almohades), vers 1159, que Abd el Moumen donna à choisir aux Juifs et aux Chrétiens entre se convertir à l'islam ou périr par le glaive. Son petit-fils, Abou Yousouf Yakoub el Mansour, à la fin du XIIe siècle, se vanta de ce qu'aucune église chrétienne ne subsistait dans ses Royaumes d'Afrique du Nord.

Les géographes et chroniqueurs Arabes étaient particulièrement discrets sur ce sujet ; ce n'est que récemment que les historiens se sont vraiment intéressés à cette question.

L'Algérien d'aujourd'hui doit connaître, en toute vérité, l'histoire de ses ancêtres, qu'il sache et prenne pleinement conscience que c'est par eux, après avoir emprunté des dieux à l'Egypte, à Carthage, à Rome, rentré, sans y être contraint, dans le christianisme naissant, qu'il comptera toujours, grâce à ces mêmes ancêtres, parmi les plus purs joyaux de l'Eglise d'Afrique, qui fut l'un des fleurons de l'Occident.

Aussi connaître que l'empire Romain, durant 386 ans d'occupation (de 42 à 428), a fait de l'Algérie la contrée la plus riche du monde Antique, a laissé au pays, en héritage, de grands modèles de constructions sociales. Malheureusement, les Algériens n'ont pas pu ni les acquérir, ni s'adapter à une logique administrative, alors, que les Européens ont repris et sauvegardé l'idéal au prix de multiples guerres civiles et grâce à la ténacité de leur monarchie.

Cette prise de conscience rapprochera les peuples sans distinction de religion pour les amener à agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. Elle aura probablement son impacte positif sur toutes les générations futures pour les aider à mieux se connaître, avec leurs valeurs communes et leurs différences et à élargir le champ de leurs sources culturelles et spirituelles, afin de vivre sereinement leur foi.

LES ÉCRIVAINS BERBÈRES DE RENOM AVANT L'ÉVÈNEMENT DE L'ISLAM

Les Algériens sont les fils de ceux qui cultivèrent les sciences avec succès. A l'époque Antique, ils enseignèrent l'Espagne et l'Italie pendant plus de cinq siècles. C'est eux qui allumèrent le flambeau des sciences sur l'Europe barbare, qui leurs révélèrent, avant Constantinople et Rome, les écrits des Grecs et des Latins, et leurs donnèrent les premières notions de chimie, de médecine et d'astronomie.

En Algérie, il y a toujours eu et il y a des hommes issus de ce terroir, nourris, formés par lui, qui ont fait, qui font acte d'écrivains, qu'ils s'expriment ou se soient exprimés tour à tour en Punique, en Grec, en Latin, en Arabe, en Français. Il en est même qui, sans écrire, créent une littérature de transmission orale dans les divers dialectes de l'Algérie Berbère profonde.

Le tableau littéraire de l'Algérie a pour arrière-plan son âge Punique et Carthaginois. Mais, Carthage fut une vulgarisatrice plutôt qu'une créatrice de culture. La Grèce a diffusé l'influence Hellénique ; grâce à elle c'est le Grec qui fut la langue des intellectuels Nord-africains. Le grand Massinissa, le plus Berbère des Dynastes, fit donner à ses fils une éducation Grecque. Si nous pensons qu'il y avait une littérature Carthaginoise, les Romains, en détruisant Carthage, nous ont privés de la consulter.

De même que le Punique et le Grec s'étaient superposés aux idiomes Berbères. Le Latin s'implanta en Afrique au temps d'Auguste et fut répandu largement par le christianisme.

Les Berbères romanisés ou les Romains berbérisés vont donc apporter à la littérature Latine une contribution nouvelle, importante en qualité et en quantité. Des noms d'hommes glorieux, Roi, Ecrivains..., ont marqué le cours de l'histoire de l'Algérie. Ils ont écrit des chapitres de science, de gloire et de liberté et les ont monté dans le ciel d'Occident.

Il est difficile d'isoler ces écrivains Algériens de l'ensemble latins d'Afrique du Nord. Car la domination Romaine a englobé tout le continent, des Syrtes à l'Atlantique, modifiant, selon les époques, la longueur, la profondeur, l'étendue, le nom de ses diverses provinces. Il n'y a pas de différence de nature entre l'écrivain Latin Tertullien, appartenant à l'espace de l'actuelle Tunisie, et l'écrivain Latin Saint-Augustin, appartenant à l'espace de l'actuelle Algérie. En outre, assez nombreux sont les écrivains dont nous savons seulement qu'ils étaient Nord-Africains sans plus de précision.

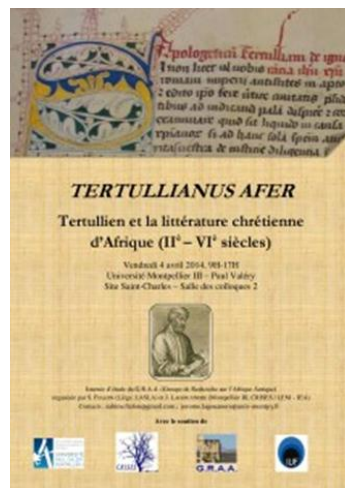
Auguste, d'une rare beauté, petit-neveu et fils adoptif de Jules César, premier empereur Romain (63 av. J-C. à 14 apr. J-C.). Son règne fut caractérisé par une floraison remarquable des arts et des lettres, valant au "siècle d'Auguste" de rester une référence culturelle mythique. Le siècle d'Auguste, n'a guère produit que Fiorus et Manilius, dont il y a peu à dire. C'est à partir du IIe siècle qu'on voit les écrivains Algériens, de renom, s'imposer dans la littérature Latine, à savoir : Le 1er Siècle nous a donné Fronton, né à Cirta (Constantine), un Orateur réputé, précepteur de

l'empereur Marc-Aurèle, ses écrits à cet empereur seront retrouvés et publiés.

Le 2e Siècle nous a donné deux auteurs : Apulée, né à Madaure (M'Daourouch), dont son apologie reste un petit chef-d'œuvre d'astuce et d'humour. Ses Métamorphoses, plus connues sous le nom fameux de l'Ane d'or, un des très rares romans de l'antiquité.

Puis, Tertullien, né à Carthage (Tunisie), une figure emblématique de la communauté chrétienne de Carthage. Théologien, père de l'Église, auteur prolifique, catéchumène, son influence sera grande dans l'Occident chrétien.

TERTULLIANUS AFER TERTULLIEN ET LA LITTÉRATURE CHRETIENNE D'AFRIQUE (IIe -VIe SIECLES)



Premier Père latin de l'Église et Africain, Tertullien (ca 160-220) a marqué de son empreinte le christianisme de l'Occident. Cependant, si son influence sur des auteurs comme Jérôme ou Isidore de Séville a souvent été soulignée, peu d'études ont été consacrées au rôle théologique, spirituel et littéraire que son œuvre volumineuse a joué dans le développement de la pensée et de la langue des écrivains chrétiens d'Afrique durant l'Antiquité tardive. Pourtant, ce rôle est assez bien documenté, comme l'attestent les témoignages, certes parfois contradictoires, de grands écrivains chrétiens africains comme Cyprien, Lactance ou Augustin. Aussi nous semblait-il nécessaire de nous interroger à nouveau sur l'influence de Tertullien sur la littérature chrétienne d'Afrique du Nord (II^{ème}-VI^{ème} siècles), à travers une étude tant des formes littéraires, des contenus dogmatiques, que des contextes ecclésiologiques de sa réception.

<http://languesanciennes.upv.univ-montp3.fr/2014/03/10/tertullianus-afertertullien-et-la-litterature-chretienne-dafrique-iiie-vie-siecles-vendredi-4-avril-2014/>.

Le 3e Siècle nous a donné Minucius Félix, né à Theveste (Tébessa) auteur de "L'Octavius", dialogue philosophique dans lequel il montre que la foi chrétienne peut se concilier avec la culture traditionnelle, notamment avec la philosophie.

Le 4e Siècle fut aussi le siècle de Saint ; il nous a donné plus de cinq auteurs :

- Arnobe, né à Sicca Veneria (Le Kef-Tunisie), un apologiste célèbre de la religion chrétienne. Auteur d'une œuvre rassemblée sous le titre de "Adversus Nationes".

- Donat le grand, évêque de Casa Nigra (Négrine, W. Tébessa-Algérie), fondateur de la secte Donatiste. Il prit la tête d'un mouvement schismatique opposant les paysans pauvres (Circoncillions) aux riches colons Romains et Berbères romanisés.

Donat fut suivi de son successeur Parmenianus, de l'Evêque donatiste Petilianus, originaire de Cirta ; et de Gaudentius évêque donatiste de Timgad, un apologiste du martyr volontaire. - Saint Optat, évêque de Milev (Mila-Algérie), adversaire résolu du schisme des donatistes avant Saint Augustin. Il laissa, entre 360 et 370, de nombreux écrits : pamphlets et polémiques.

- Licentius, poète de Thagaste (Souk Ahras) et disciple de Saint Augustin.
- Saint-Augustin, né à Thagaste (Souk Ahras), évêque d'Hippone (Annaba). Père de l'Eglise, grand théologien et théoricien catholique... Bref, trop connu ; bien récupéré et honoré par l'Eglise comme il est chanté par tous les chrétiens pour mériter d'être présenté. Sa mère, Sainte Monique a deux fois mis au monde Augustin, l'homme et le saint.

Saint Augustin nous donne l'exemple d'un pays toujours déchiré entre ses tendances extrêmes, entre l'Occident et l'Orient, entre la passion et la raison, un phénomène plein de conséquences et propre à nous faire méditer sur les possibilités de l'avenir du Nord-Africain.

Toute grande époque a sa décadence et ne finit pas d'un seul coup, la littérature Latine n'est pas morte avec saint Augustin. Les Africains ont continué, pendant près de deux siècles, à lui fournir une contribution qui n'a pas toujours été sans intérêt. Le 5e Siècle, marqué par l'invasion des Vandales, nous a donné Martianus Capella, né à Madaure (M'Daourouch), auteur du roman "Les Noces de Mercure et de la Philologie".

L'Afrique romaine devenue Vandale, à la cour des Rois barbares, les écrivains s'y pressaient pour célébrer, toujours en Latin, la joie de vivre. Tel que Dracontius, dont un vaste poème didactique peut faire penser à Milton ; tel que Fulgence qui fait penser à Dante, car lui aussi, mais huit siècles plus tôt, était descendu aux enfers avec Virgile pour guide.

Le 6e Siècle a été marqué par la reconquête de l'Afrique du Nord par les Byzantins à une époque d'anarchie, de guerre, d'insurrections peu favorables à la vie littéraire. Il en émerge pourtant de Cherchell (Algérie) Priscien, un fameux grammairien, qui a laissé aussi une géographie versifiée. Puis, Corippus, poète-lauréat, qui a consacré des épopées à la louange de ses maîtres. Il est l'auteur de "La Johannide" où il célébrait la victoire du "Magister Militum" sur les Maures.

L'Algérie, au VIIe Siècle, est rentrée dans la sérénité de l'islam qui éteint le flambeau du monde occidental et du christianisme. Son histoire et sa littérature, tournées vers le moyen Orient dans la nouvelle langue "l'Arabe", prennent une autre tournure riche en événement, mais pauvre en production littéraire. Cependant, il faut noter que le Maghreb islamique, tout autant l'Afrique Romaine, n'ont sécrété qu'une culture d'inspiration religieuse. A l'époque Romaine, le seul Apulée pouvait se prévaloir du titre de bon écrivain, et le grand esprit était Augustin avec son ouvrage "la Cité de Dieu".

A l'époque islamique, sur douze siècles, on ne peut retenir que deux ou trois noms d'envergure : Ibn Sharaf, Ibn Rashîq, une référence dans "el adab et la critique littéraire", et enfin, l'illustre Ibn Khaldoun. En évoquant ses écrivains, illustres fils d'Afrique du Nord, nous constatons que leur doctrine était le flambeau de la pensée occidentale. Qu'ils ont éclairé l'Occident, qu'ils étaient, à leur époque, quasiment les seuls représentants de la pensée occidentale. Par cet honorable hommage, que les générations actuelles et futures puissent retrouver toute la vigueur de leur flamme et la répandre à nouveau sur le monde, afin qu'elle devienne l'inséparable apanage du titre Magrébin".

Source: HALIM CHERFA. COLLECTIF DES GUELMOIS SITE INTERNET GUELMA-FRANCE



**AFRICITAS
PARS TERTIA**

**A LITTERARY HISTORY OF CHRISTIAN AFRICA FROM THE ORIGINS UNTIL
THE ARAB INVASION**

**HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE DEPUIS LES ORIGINES
JUSQU'A L'INVASION ARABE**

**HISTÓRIA LITERÁRIA DA ÁFRICA CRISTÃ DAS ORIGENS ATÉ A INVASÃO
ÁRABE**

STUDIES FOR MODERN LATIN

PROF. DR. DARCY CARVALHO

SÃO PAULO BRAZIL 2014

**HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE
L'AFRIQUE CHRÉTIENNE
DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A L'INVASION ARABE
PAUL MONCEAUX
DOCTEUR ES LETTRES
TOME PREMIER
TERTULLIEN ET LES ORIGINES
PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1901**

Source: Archive. Org

PRÉFACE PAR PAUL MONCEAUX

Le titre du présent ouvrage en indique assez l'objet. Dans la vaste enquête qui se poursuit depuis vingt ans sur les antiquités de l'Afrique du Nord, et qui restera l'un des titres d'honneur de l'érudition française, il nous a semblé qu'il y avait place pour une Histoire littéraire, conçue dans le sens le plus large du mot, qui comprendrait à la fois l'étude critique des documents et l'étude de la littérature proprement dite, considérée dans sa genèse, dans son évolution et dans ses oeuvres. — Nous remercions le Ministère de l'Instruction publique et la Commission de l'Afrique du Nord, qui ont bien voulu adopter notre projet et approuver notre plan. Nous laissons ici entièrement de côté la littérature païenne d'Afrique, que d'ailleurs nous avons eu l'occasion d'étudier déjà dans son ensemble et dans son principal représentants.

Sans doute, la connaissance des rhéteurs et des poètes païens est fort utile pour la reconstitution du milieu intellectuel, pour l'analyse des influences profanes qu'ont subies les chrétiens; et nous nous en souviendrons, quand il le faudra. Cependant, malgré les points de contact, mieux vaut séparer deux littératures qui diffèrent entièrement d'esprit et de tendance : une littérature d'imitation, tournée vers le passé, soucieuse seulement de renouveler par l'expression un fonds d'idées traditionnelles; et une littérature toute d'action, préoccupée toujours du présent ou de l'avenir, pour qui le bien dire n'est encore qu'une forme de l'action.

En réalité, la série des auteurs païens du pays, sauf de rares exceptions, ne relève que de l'érudition pure. Vu contraire, la série des chrétiens constitua une véritable littérature, logique en son développement, et originale en bien des oeuvres; on en suivra d'autant mieux l'évolution, qu'on l'éludera en elle-même. — Nous ne parlons naturellement que de l'Afrique latine, de la littérature qui a eu son centre à Carthage, et qui de là a rayonné en Proconsulaire, en Numidie, jusque dans les Maurétanies et en Tripolitaine. L'Afrique grecque, Egypte et Cyrénaïque, reste hors de cause; car c'est un monde à part, tout oriental.

Dans quelle mesure cette littérature latine d'Afrique est-elle africaine**, autrement dit, dans quelle mesure s'y est marquée l'action du pays où elle s'est développée? Question très débattue entre gens du métier, discutée parfois avec une sorte de passion, avec une singulière âpreté, et tranchée de façons très diverses par des critiques d'égale compétence. Nous ne soulèverons point de nouveau cette question. Elle est apparemment insoluble dans l'état présent de nos connaissances linguistiques; elle ne pourra être reprise utilement que le jour où le latin d'Afrique aura été méthodiquement analysé, et comparé systématiquement au latin des autres régions d'Occident. — A vrai dire, la solution du problème n'importe guère ici.

Quelle que soit chez nos auteurs la proportion des africanismes, toujours est-il qu'une riche littérature chrétienne s'est développée en Afrique. Cette littérature a duré cinq siècles, depuis les derniers Antonins jusqu'à l'invasion arabe. Elle a produit une foule d'écrivains, dont quelques uns de premier ordre, un Tertullien, un saint Cyprien, un saint Augustin; et, de génération en génération, l'on y suit une tradition ininterrompue à travers une série d'oeuvres très inégales, mais presque toutes caractéristiques, composées dans le pays par des enfants du pays.

Donc, l'on peut discuter sur le degré d'originalité de cette littérature, comparée à celles d'Italie, d'Espagne ou de Gaule. Mais, assurément, l'on ne saurait contester ni l'existence ni l'importance de cette littérature, ni, par conséquent, la légitimité du principe d'une histoire littéraire de l'Afrique chrétienne.

L'étude des documents historiques, comme on le verra, occupe une assez grande place dans notre ouvrage. En élargissant ainsi notre cadre, nous n'avons pas songé seulement à rendre service aux archéologues et autres érudits, qui ont souvent à citer ces pièces sans pouvoir toujours, au préalable, en contrôler la valeur. Notre intention première était même de nous en tenir aux oeuvres proprement littéraires. Mais nous nous sommes vite aperçu qu'on ne pouvait isoler arbitrairement, sans la fausser, une littérature d'action, où l'intervention des documents contemporains est nécessaire pour l'intelligence des oeuvres, et où les oeuvres les plus littéraires sont encore des documents d'histoire. Traités anonymes, lettres, procès-verbaux, actes des conciles, inscriptions, actes des martyrs, nous n'avons rien omis, puisque de tout cela s'éclaire la littérature. On ne s'étonnera point que dans ces chapitres l'érudition soit ordinairement moins discrète; car tout, ou presque tout, s'y ramène à des questions

d'authenticité, d'origine, d'attribution, de date. Cependant, à l'occasion, le lettré le plus délicat y trouve son compte, notamment dans l'admirable série des relations de martyres.

Pour rendre la littérature intelligible, nous avons dû étudier de près, et souvent reconstituer nous-même, l'histoire du christianisme local. Sur l'ancienne Église d'Afrique, il n'existe que des travaux vieillis, ou superficiels, incomplets et inexacts. En réalité, l'on ne peut se fier qu'au témoignage des documents authentiques, textes d'auteurs du pays, procès-verbaux, inscriptions, découvertes archéologiques. Naturellement, nous n'avons pas à écrire ici une histoire de l'Église d'Afrique; mais, en fait, nous devons en réunir, pour notre usage, presque tous les matériaux.

Nous devons encadrer l'histoire littéraire dans l'histoire ecclésiastique locale, sans laisser le cadre empiéter sur le tableau. La solution la plus simple nous a paru être de placer en tête de chaque période littéraire un chapitre franchement historique, où nous marquons les progrès du christianisme dans la région, les épreuves- ou les triomphes des Églises, les changements dans l'organisation, dans la discipline ou la hiérarchie. Nous n'avons rien négligé pour que ces chapitres fussent au courant des dernières découvertes de la critique ou de l'archéologie.

Rappelons seulement qu'on doit y chercher, non pas les fragments d'une véritable histoire, mais des notes historiques destinées à expliquer une littérature. Cette littérature, ainsi définie et encadrée, restait à l'observer en elle-même, à en suivre les destinées, à en déterminer l'évolution et la valeur propre. Chose curieuse, à peine quelques coins de ce vaste domaine avaient été explorés jusqu'ici par la critique. Beaucoup d'auteurs africains, surtout ceux des dernières périodes, n'ont jamais été étudiés.

Les autres, même les plus grands, même Terlullien et Augustin, n'ont jamais été l'objet d'une enquête littéraire approfondie. Non pas qu'on ait méconnu l'intérêt et la portée de leur oeuvre; bien au contraire. Mais ils sont redevenus si vivants depuis la Réforme, qu'on a pris ou conservé l'habitude de les mêler aux polémiques. On n'a vu en eux que des docteurs, les témoins d'une ancienne tradition, du dogme ou de la discipline, ou de la civilisation du temps; et l'on a presque toujours oublié de les considérer, plus modestement, comme auteurs.

Or, c'est précisément l'auteur qui nous intéresse surtout en chacun d'eux. Depuis longtemps, c'est avec cette préoccupation un peu profane, mais nécessaire, que l'on étudie généralement Calvin, Bossuet ou Fénelon; mais c'est une nouveauté que de se placer résolument à ce point de vue pour juger Tertullien, Cyprien, Arnobe, Augustin ou Fulgence. En effet, presque tous les travaux consacrés jusqu'ici aux Pères de l'Église africaine relèvent de la théologie ou de l'histoire, à moins qu'ils ne relèvent exclusivement de la philologie.

Aux philologues contemporains, nous devons beaucoup. D'abord, dans des dissertations de détail ou des ouvrages d'ensemble comme l'excellent manuel de M. Ilarnack, ils ont, sinon toujours résolu, du moins posé et discuté une foule de problèmes dont la solution même incomplète éclaire souvent les oeuvres originales : questions d'authenticité, d'attribution, de chronologie, de langue, etc. Surtout, ils nous ont rendu le grand service de donner aux études littéraires une base solide par leurs éditions critiques. Le Corpus de Vienne, les Monumenta Germaniae, ou d'autres collections savantes, nous fournissent un texte, ou très bon, ou suffisant, des ouvrages de Tertullien, de Cyprien et de ses contemporains, de Minucius Félix, d'Arnobe, de Lactance, de saint Optât, de Victor de Vita, de Gorippus, de Dracontius, d'une partie de l'oeuvre d'Augustin, etc.

Pour d'autres écrivains, il n'existe malheureusement que de vieilles éditions, généralement du XVII^e ou du XV^e siècle, qui ont été souvent bonnes en leur temps, mais qui ne répondent plus aux exigences modernes. En ce cas, nous n'avons pu que choisir le meilleur texte — c'est ordinairement celui qu'a reproduit Migne dans sa Patrologie latine; — et nous avons suivi ce texte, tout en regrettant qu'il ne fût pas toujours excellent.

Quant aux théologiens, depuis des siècles, ils ont fouillé en tout sens les oeuvres dogmatiques ou polémiques de Tertullien, d'Augustin, de Fulgence et d'autres. A l'occasion, nous avons tiré profit de leurs travaux, au moins des plus récents. Car il est impossible d'étudier sérieusement les grands docteurs, sans parler un peu théologie; et l'on ne saurait parler théologie, sans prendre l'avis des théologiens de profession.

Mais nous n'avons touché aux questions de cet ordre qu'avec une grande réserve, dans la mesure où il était indispensable de les indiquer pour pénétrer le sens et la portée d'une doctrine. Surtout, nous avons évité avec soin de nous laisser entraîner par nos guides sur le terrain mouvant des querelles théologiques. Nous n'avons apporté dans ces études qu'un souci scrupuleux de la vérité historique et objective. Am observer entre les camps ennemis cette entière impartialité, nous n'avons d'ailleurs que peu de mérite; car nous ne sommes point de ceux qui cherchent dans les vieux textes des armes pour les batailles modernes.

Deux classes d'historiens ont souvent parlé des Pères de l'Eglise africaine : historiens de la civilisation, en quête de renseignements sur les sociétés anciennes; historiens de l'Eglise, en quête d'arguments à l'appui d'une thèse. Nous n'avons eu à suivre sur leur terrain ni les uns ni les autres; car l'objet de notre travail était tout différent.

En somme, tout en tirant profit des recherches antérieures et en rendant pleine justice à chacun, nous avons pu constater que, du point de vue où nous nous plaçons, la matière était neuve dans presque toutes ses parties. Après avoir consulté historiens, théologiens et philologues, nous nous retrouvions en face des textes et documents originaux. Ces documents et ces textes, nous nous sommes attaché tout simplement à les comprendre, à les expliquer, et à les apprécier. Notre enquête a pris d'elle-même une double forme : elle part de la critique philologique, pour aboutir à la critique littéraire.

Nous avons donné une attention particulière aux questions d'authenticité, de sources et de chronologie, qui sont la base de toute critique sérieuse. Pour les principaux auteurs, avant de commencer l'étude des oeuvres, nous avons consacré un chapitre distinct à l'examen de la chronologie. En matière de bibliographie, nous avons cru devoir déblayer un peu le terrain, sans rien sacrifier d'important. Nous ne mentionnons que par exception les ouvrages très anciens; ce qui ne nous empêche pas de citer fréquemment certains grands érudits d'autrefois, comme Tillemont, Ruinart, Mansi ou Morcelli.

En revanche, nous donnons aussi complète que possible la bibliographie du dernier demi-siècle, où la place d'honneur appartient à l'érudition allemande. Une notice, en tête des livres ou des chapitres, résume la bibliographie générale, que complètent, au cours du chapitre, des notes de bibliographie spéciale. Ces indications multiples ont d'ailleurs pour objet principal de renseigner le lecteur, et de rendre à chacun ce qui lui appartient; mais nous avons eu pour principe d'examiner tout par nous-même, de ne croire personne sur parole, de nous placer toujours en face du texte original.

A cette critique philologique s'en tiennent aujourd'hui, surtout en Allemagne, presque tous les historiens des littératures anciennes. Nous n'avons pas cru devoir suivre en cela leur exemple. Il est temps, peut-être, de réintégrer dans ses droits la critique littéraire; quelques-uns des maîtres de l'érudition française, hellénistes ou latinistes, archéologues et historiens de l'art, ont donné récemment le signal de ce retour aux saines traditions françaises, qui savaient concilier la science et le goût. Après tout, l'érudition est un moyen, même dans les études sur l'antiquité; l'objet dernier de toute critique, c'est de comprendre, de pénétrer aussi avant que possible.

Le travail de l'érudit reste incomplet, sans portée, donc superficiel, si de tant de science il ne tire point des idées ou des jugements. Non seulement les deux modes de critique ne sont nullement incompatibles ; mais tous deux sont également nécessaires pour l'intelligence d'un livre ancien. Si la critique érudite peut seule préparer les matériaux, la critique littéraire peut seule les mettre en oeuvre et en valeur. — Dans cet ouvrage longuement préparé et mûri, dont nous commençons la publication, nous croyons nous être mis largement en règle avec l'érudition la plus exigeante. On nous pardonnera donc, et peut-être nous saura-t-on gré, de n'avoir pas borné notre ambition aux nomenclatures, aux discussions de textes et aux catalogues de faits, d'avoir cherché à définir la personnalité, l'oeuvre, le style, le génie original d'un Tertullien, d'un saint Cyprien, ou d'un saint Augustin. Nous voudrions, en un mot, que cette histoire littéraire de l'Afrique chrétienne fût en même temps une véritable histoire de la littérature chrétienne d'Afrique. Paris, 1^{er} octobre 1901.

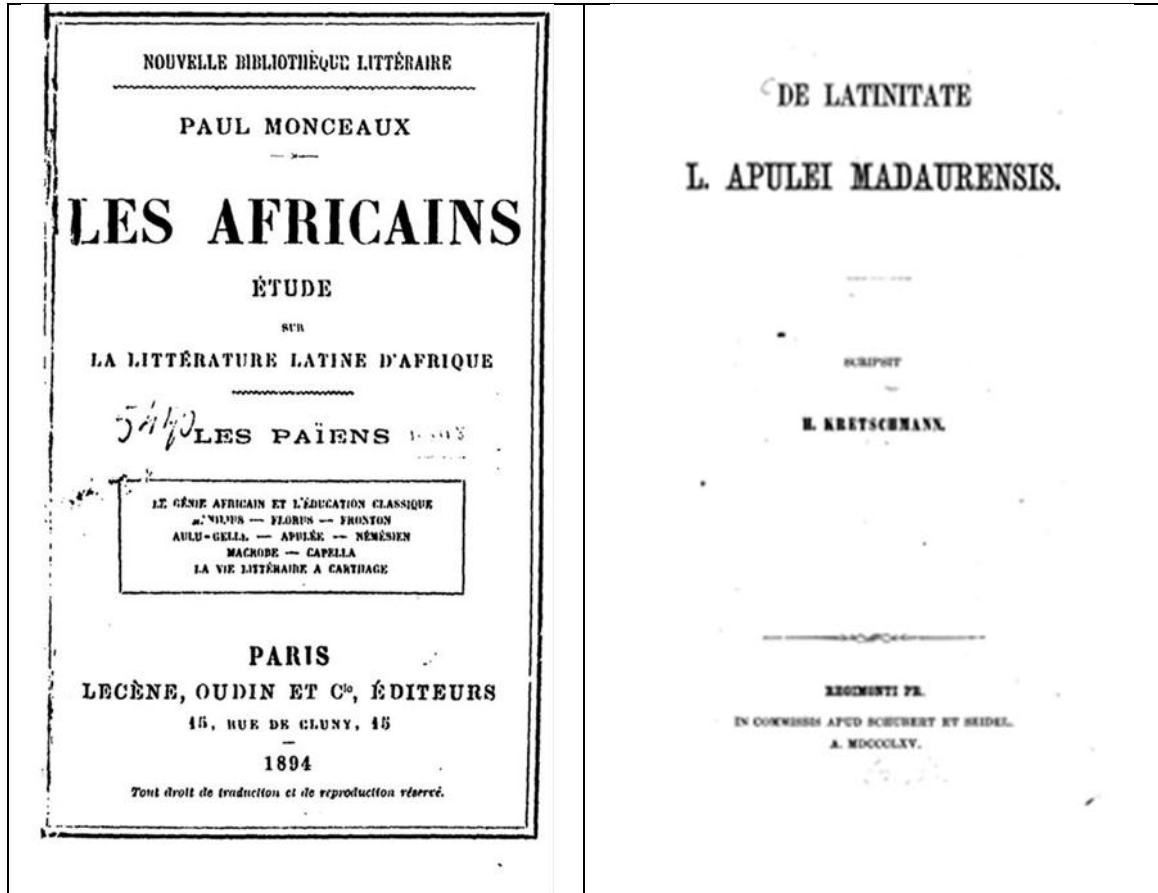


AFRICITAS PARS QUARTA

OS AFRICANOS E O LATIM POR PAUL MONCEAUX : OS PAGÃOS

LES AFRICAINS

AFRICAN WRITERS AND THE LATIN LANGUAGE



Sources: Google Books, Archive . Org , Gallica Bnf

**AFRICITAS
PARS QUARTA**

AFRICAN WRITERS AND THE LATIN LANGUAGE

THE HEATHENS

OS AFRICANOS E O LATIM

OS PAGÃOS

PAUL MONCEAUX

ESTUDOS SOBRE A LITERATURA LATINA DA ÁFRICA

PRÉFACE

L'Afrique romaine, en grande partie, est devenue terre française. Tout ce qui touche à l'histoire de ce pays nous intéresse au même titre que nos antiquités nationales. On connaît aujourd'hui l'organisation politique de la région de l'Atlas sous les Romains. A ce grand corps administratif si bien reconstruit, que manque-t-il encore ? Une âme. Dans tous ces cadres on cherche les figures.

Nous avons voulu reconstituer la galerie des écrivains, retrouver l'histoire de la pensée et de l'art littéraires dans l'Afrique romaine.

L'entreprise est-elle légitime ? Autrement dit, les auteurs nés au pied de l'Atlas ont-ils une physionomie à part dans la grande famille latine ? Existe-t-il une littérature africaine ?

La réponse différera suivant le point de vue.

Pour l'historien de Rome, les Africains risquent de rester toujours des Italiens émigrés au delà



des mers, des colons grossiers, capables sans doute de beaux mouvements d'éloquence, mais étrangers aux délicatesses du goût classique; pour tout dire enfin, des provinciaux mal dégrossis qui s'étudient de loin à copier la capitale. D'après cette conception, le lettré de Carthage ou de Cirta n'est qu'un lettré de province; il parle mal le latin, mais comme un Italien mal éduqué; et l'on ne doit pas plus distinguer une littérature africaine qu'une littérature des bourgades du Latium.

Mais passez les mers, visitez Carthage, Théveste, Hipponne, Madaura, Cæsarea. Etudiez sur place les auteurs qui y sont nés, qui y ont vécu, qui y sont morts. Relisez dans les livres, sur les monuments, dans les musées, toute l'histoire de la contrée. Regardez le ciel, et la montagne, et la mer. Alors vous sentirez une harmonie secrète entre le sol et les auteurs de ce pays. Vous comprendrez mieux les bizarreries de leur langue, l'étrangeté de leur style. Vous ne songerez plus à vous étonner de leurs apparentes incorrections. Vous cesserez d'appliquer à leur talent la mesure du goût classique italien. Les défauts vous choqueront moins: c'est la rançon nécessaire des qualités puissantes, d'une originalité native. Ce que vous auriez condamné à Rome, vous l'excuserez, vous l'admirez peut-être à Carthage. Vous reconnaîtrez que ces colons



au sang mêlé, ces descendants de Phéniciens, de Numides ou de Maures ont écrit surtout pour leurs compatriotes et parlé la langue de leur contrée. La plupart passaient toute leur vie dans l'Afrique romaine et se sentaient dépayés ailleurs. Ils ont raconté, loué, combattu ce qu'ils voyaient autour d'eux. Rompant avec la tradition classique, ils goûtaient peu les idées générales, ils recherchaient le détail pittoresque et faisaient volontiers les honneurs de leur personne. Souvent ils ont laissé dans leurs œuvres la preuve d'une forte individualité. Mais, entre eux tous, vous saisirez certainement un air de famille, un lien de parenté : vous reconnaîtrez en eux des Africains. Vous verrez se développer logiquement la littérature de cette contrée et défiler devant vous, en long cortège, des auteurs de puissance inégale, mais de tempérament analogue. Que vous considériez leur pays, leur race, leur langue, leur style, leur tour d'esprit, vous verrez qu'ils forment une nation dans le domaine des lettres latines. Vous retrouverez enfin dans l'Afrique romaine tout ce qui constitue proprement une littérature : une série d'écrivains considérables parlant la même langue avec des caractères communs, la persistance des goûts et des aptitudes de la race, l'unité dans la diversité des talents individuels.



IV

PRÉFACE.

C'est donc de Carthage, et non de Rome, qu'il faut étudier l'évolution intellectuelle de l'Afrique romaine. Ainsi s'explique la méthode suivie dans cet ouvrage. La région de l'Atlas y est considérée comme vivant d'une vie indépendante dans un coin de l'empire. La littérature générale y interviendra seulement quand il faudra analyser les influences réciproques de l'Afrique et des autres provinces. Nous chercherons surtout à marquer le développement original du pays, la parenté des œuvres, la physionomie des auteurs. Nous voudrions présenter de chacun d'eux un portrait ressemblant, dégager en lui l'Africain, analyser le rôle qu'il a joué dans sa patrie, l'influence qu'il y a exercée, les rapports de l'homme avec le pays et la race.

Retrouver les traits essentiels de tous ces gens de lettres, des chrétiens comme des païens, mettre chacun à son rang, montrer de profil et rapidement les auteurs secondaires, de face et en pleine lumière les écrivains qui ont agi puissamment sur l'esprit de leurs compatriotes, présenter enfin dans un tableau d'ensemble la littérature de l'Afrique romaine : telle a été notre ambition. Nous serons payé de notre peine, si nous avons pu contribuer à faire mieux connaître un pays que jamais personne n'a vu sans l'aimer.

Un mot encore, sur le plan adopté dans cet ou-

vrage. Bien que la littérature chrétienne d'Afrique apparaisse dès la fin du ⁱⁱe siècle, bien que Tertullien et Minucius Félix soient presque contemporains d'Apulée, Cyprien de Némésien, et Augustin de Capella, il nous a paru nécessaire de mener jusqu'au bout l'étude des auteurs païens avant de commencer celle des chrétiens. C'est que, malgré les analogies de style et les influences réciproques, il est impossible de confondre ces deux classes d'écrivains. Ils forment deux séries parallèles, irréductibles, tournées l'une vers le passé, l'autre vers le présent et vers l'avenir ; et chacune d'elles a ses traditions propres. Quoique les chrétiens doivent beaucoup à l'école, ils se séparent absolument des rhéteurs païens leurs maîtres par l'usage qu'ils font de leur talent ; ils ont une idée fixe, agir, défendre leur foi, gagner des âmes ; ils dédaignent tout le reste ; et c'est justement par ce mépris de la gloire littéraire qu'ils ont renouvelé la littérature africaine. Que tel ouvrage chrétien du ⁱⁱⁱe siècle soit contemporain de tel autre ouvrage païen, c'est une considération secondaire ; l'important est de bien établir de part et d'autre la filiation des œuvres. Voilà pourquoi nous laissons provisoirement de côté toute la littérature chrétienne, et pourquoi le présent volume porte comme sous-titre : *Les Païens*.

AFRICITAS PARS QUINTA

THE LONG HISTORY OF THE LATIN LANGUAGE

A GRANDE HISTÓRIA DA LÍNGUA LATINA

STUDIES FOR MEDIEVAL AND MODERN LATIN

PROF. DR. DARCY CARVALHO

SÃO PAULO BRAZIL

2014

LA LANGUE LATINE SON ORIGINE ET ÉVOLUTION

[HTTP://WWW.COSMOVISIONS.COM/LANGUELATINE.HTM](http://www.cosmovisions.com/LANGUELATINE.HTM)

Le latin (ou langue latine) n'est, primitivement, qu'un dialecte italique parmi d'autres (samnite, osque, ombrien, etc.), parlé sur les rives du Tibre, le Latium. Elle appartient, comme le grec ou le sanscrit, à la famille des langues indo-européennes, et est à l'origine de la formation des langues néo-latines ou romanes (italien, français, espagnol, roumain, etc).

On rencontre dans le latin une grande variété dans les déclinaisons, soit qu'on en admette cinq, suivant la division classique, soit qu'une grammaire plus rigoureuse les réduise à trois, toujours aussi fertiles en désinences. Trois genres dans les noms et les adjectifs, comme en grec et en allemand (le français n'a pas de genre neutre); deux nombres, comme en français (le grec en avait un troisième, le duel, qui, sans être nécessaire, ajoutait à la facilité et à l'élégance du langage); pas d'articles, et, par conséquent, moins de clarté que dans la phrase grecque ou française, plus d'ambiguïtés et d'équivoques à craindre; dans les verbes, quatre conjugaisons, réductibles, si l'on veut; à une seule, mais riche en terminaisons variées, sonores, et par conséquent significatives; une forme passive analogue à celle des Grecs, et qui n'exige pas, comme en français, une proposition tout entière : tels sont les premiers éléments et les conditions constitutives de la langue latine.

Le français, qui n'a pas de déclinaisons, et dont les rares désinences ne s'adressent guère qu'aux yeux, exprime les rapports des idées et des mots par l'emploi des prépositions ou par la place qu'ils occupent dans la phrase; le latin fait servir toutes ses désinences à exprimer ces mêmes rapports, et multiplie les régimes immédiats des substantifs et des verbes.

"Les règles d'accord et de dépendance dominant dans la syntaxe latine; les règles de position y sont plus rares et moins rigoureuses. Dans notre syntaxe, les règles de position; quoique simples et moins nombreuses, l'emportent sur les règles d'accord et de dépendance." (Egger, *Éléments de grammaire comparée*).

Aussi le latin est-il, comme le grec, une langue essentiellement inversive. Les mots s'y rangent dans l'ordre de leur valeur et de leur importance, d'après la force et la progression des idées, ou bien encore selon les lois de l'harmonie, et donnent naturellement à la phrase, en prose comme en vers, un tour expressif et musical. Grâce à cet heureux privilège, les langues grecque et latine méritent par excellence l'estime que Boileau professait pour les mots mis en leur place. Ajoutons encore que ces qualités conviennent aux discussions et aux conventions diplomatiques où les Romains, lorsqu'ils traitaient avec les vaincus, ne se faisaient pas toujours scrupule d'employer des équivoques plus politiques qu'honorables. Un juge singulièrement sensible aux qualités expressives des idiomes anciens, Fénelon, a caractérisé l'inversion avec la délicatesse habituelle de son goût et quelque peu d'injustice pour sa langue nationale, qu'il avait pourtant maniée si admirablement.

"Les Anciens, dit-il, facilitaient par des inversions fréquentes les belles cadences, la variété et les expressions passionnées. Les inversions se tournoient en grandes figures, et tenaient l'esprit suspendu dans l'attente du merveilleux [...]. Notre langue n'ose jamais procéder que suivant la méthode la plus scrupuleuse et la plus uniforme de la grammaire. On voit toujours venir d'abord un nominatif substantif qui mène son adjectif comme par la main; son verbe ne manque pas de marcher derrière, suivi d'un adverbe qui ne souffre rien entre eux deux, et le régime appelle aussitôt un accusatif qui ne peut jamais se déplacer. C'est ce qui exclut toute suspension de l'esprit, toute attention, toute surprise, toute variété, et souvent toute magnifique cadence." (Lettre sur les occupations de l'Académie).

A ces caractères essentiels, il faut ajouter la facilité de former les mots, moins par composition que par dérivation, facilité que Fénelon enviait encore aux langues mortes, et qu'il désirait voir passer en français, malgré l'exemple décourageant de Ronsard. Les éléments des mots composés ne se multiplient pas indéfiniment en latin comme en allemand. En général, ils se réduisent à deux termes; l'expression y gagne en facilité, sans être surchargée d'une stérile et confuse abondance. Au reste, le latin ne se prêta jamais avec autant de facilité que le grec à la combinaison des mots composés. Les longs mots forgés plaisamment par Plaute à l'imitation d'Aristophane ne sortaient pas du style comique. Mais la langue romaine, destinée à s'imposer à une grande partie du Bassin méditerranéen avait d'autres qualités, d'autres avantages; elle les posséda sans doute avant même de se polir au contact d'un idiome étranger.

Un peuple formé dans les assemblées publiques et les tribunaux à la pratique des affaires et des lois, partagé entre la guerre et les luttes du Forum, acquérait naturellement à cette double école la précision, la force et la grandeur avec la brièveté du commandement. Lorsque les relations avec la Grèce eurent apporté à l'idiome des vieux Latins un peu de la politesse et de l'abondance qui lui manquaient, il prit cette solidité et cette ampleur oratoires qui devaient faire son originalité, sa puissance et sa durée. Cette belle forme de la période, que les Romains appelaient le circuit, le cadre de la parole, ou plutôt le tour par où la parole se développe (circuitus, ambitus, comprehensio verborum), semble presque leur appartenir en propre, bien qu'ils en eussent trouvé le modèle dans la phrase admirablement nette, précise et abondante de Démosthène. Cicéron nous donne presque la date précise de l'apparition de la période, avec l'élégance grecque; il en fait honneur à Emilius Lépidus, surnommé Porcina, créateur de ce qu'il appelle d'un terme tout moderne le style artiste, artifex (an de Rome 617, av. J.-C. 137). Dès lors, la gravité des assemblées publiques et l'autorité que donnait la parole auprès du

Sénat et du peuple, conduisirent naturellement la langue oratoire à l'harmonieuse majesté de Crassus et de Cicéron, comme à la mâle énergie de Brutus.

"Rien n'égale la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le peuple-roi qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues, même les plus parfaites, n'ont jamais pu saisir. Le terme de majesté appartient au latin. La Grèce l'ignore, et c'est par la majesté seule qu'elle demeurera au-dessous de Rome, dans les lettres comme dans les camps. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent." (J. de Maistre, du Pape, I, XX.)

Un autre caractère propre à la langue latine est de se prêter merveilleusement au style lapidaire. Brève et concise, elle réduit les termes et ménage l'espace au profit des idées; libre dans ses constructions, elle peut placer les mots dans l'ordre le plus avantageux et le plus éloquent. Ces qualités - et un certain snobisme - ont fait préférer longtemps le latin aux langues modernes pour les monuments et les médailles, et le font quelquefois adopter, même de nos jours, quoique nous ne pensions pas toujours à rechercher dans nos inscriptions modernes la vigueur ni l'élégance.

« Le signe européen, dit encore J. de Maistre, avec sa verve éloquente, c'est la langue latine [...]. Les médailles, les monnaies, les trophées, les tombeaux, les annales primitives, les lois, les canons, tous les monuments parlent latin : faut-il donc les effacer, ou ne plus les entendre? [...]. Au lieu de ce noble laconique, vous lirez des histoires en langue vulgaire. Le marbre, condamné à bavarder, pleure la langue dont il tenait ce beau style qui avait un nom entre tous les autres styles, et qui, de la pierre où il s'était établi, s'élançait dans la mémoire de tous les hommes." (Ib.)

ORIGINES ET HISTOIRE SOMMAIRE DE LA LANGUE LATINE.

Les origines du latin sont très obscures et très difficiles à déterminer. Les grands maîtres de la prose historique chez les Romains, plus soucieux d'éloquence, que d'érudition, ne nous ont rien appris de leur histoire et de leur langue. Varron, dans les six livres incomplets qui nous restent de son traité Sur la langue latine, Festus, dans son livre de la Signification des mots, quelques débris de l'ancien langage, recueillis çà et là par une critique ingénieuse dans la poussière des monuments mutilés ou dans les grammairiens (Egger, Latini sermonis reliquiae), voilà où il faut puiser les éléments d'une histoire de la langue latine dans les premiers siècles de Rome.

"Notre langue, dit Varron, n'est pas tirée toute des termes nationaux " (liv. IV, init.).

Il est établi, du moins, que le latin des vieux âges, et de façon générale les langues italiques, ont une origine commune, mais lointaine, avec les langues celtiques, qui forment un autre rameau des langues indo-européennes. Une vie agricole et guerrière, point de sentiment des arts, c'étaient là des conditions faites pour maintenir le langage à l'état rudimentaire, et réduire le rustique Latium, comme l'appelle dédaigneusement Horace, à la dégoûtante âpreté du grossier mètre saturnien. Dans quelle proportion les populations italiques, les Osques, les Sabins, etc., modifièrent-ils ces éléments primitifs? Il est impossible de le dire.

La langue latine dut vieillir dans une enfance de cinq siècles, jusqu'au moment où le progrès des armes romaines la mit en présence de la langue grecque, et fit subir aux rudes fils de Romains l'ascendant d'une civilisation encore inconnue. Les deux idiomes, bien que tous les deux de la même famille, avaient singulièrement changé pour se reconnaître après une séparation si profonde. Toutefois, on put retrouver peu à peu les traces de la commune origine, un air de famille, et adopter les mots grecs avec d'autant plus de facilité.

C'est depuis ce moment, c. à-d. depuis la guerre de Pyrrhus, que le latin se forme et se polit. Il suit alors un progrès constant, du moins à nos yeux, jusqu'au siècle de Cicéron et d'Auguste, jusqu'à la perfection de la langue oratoire et de la langue poétique. Remarquons cependant que Cicéron, meilleur juge que les modernes, cherche la vraie pureté de la langue dans les âges, qui l'avaient précédé, et en fait honneur au siècle de Caton, d'Ennius et de Térence.

Comment s'expliquer cette infériorité de langage dont Cicéron semble accuser son siècle? Sans doute, il veut dire que la langue, à cette époque, était essentiellement latine, peu mêlée de grec et d'idiomes étrangers, tandis que, de son temps, les poètes de Cordoue même apportaient à Rome, avec leur langue, l'enflure particulière à leur pays. On le voit d'ailleurs insister, lorsqu'il raconte dans le *Brutus* l'histoire de l'éloquence, sur le mérite des orateurs qui parlaient bien le latin, et en faire une partie de la gloire d'Antoine (*Brutus*, XXXII).

Du reste, si le latin s'altérait déjà, ce n'était pas par la recherche des archaïsmes. Au temps de César, Salluste lui-même, malgré son goût affecté pour l'Antiquité, ne s'inquiétait guère plus des vieilles sources de l'histoire et du langage que de la précision géographique. Varron écrivait, il est vrai :

"Mieux vaut approuver celui qui donne facilement beaucoup d'explications sur les origines des mots que de critiquer celui qui ne peut pas les donner toutes; d'autant plus qu'en matière d'étymologie on ne peut pas rendre raison de tout" (liv. VI).

Mais les écrivains supérieurs aimaient mieux mépriser, comme Horace, les poudreuses annales des pontifes, et déclarer intelligibles des hymnes saliens de Numa, que les étudier, ou tout au moins les sauver de la destruction. Ainsi se sont perdus, avec ces hymnes saliens, le chant des frères Arvals, le texte complet et original des lois des Douze Tables, les Grandes Annales, une foule enfin de documents où la philologie moderne retrouverait certainement, à force de patience et de sagacité, les éléments du latin.

La langue du Droit avait dû se former, et la langue oratoire avait pu se préparer chez les Romains avant le commerce des Grecs; mais celles de la philosophie et de la poésie furent une conquête de Rome sur la Grèce, ou plutôt encore de la Grèce sur Rome. Après le laborieux enfantement d'Ennius ce sont Lucrèce et Catulle qui assouplissent l'instrument poétique dont Virgile et Horace feront un si merveilleux usage. Après les efforts de Lucrèce pour rompre aux sujets philosophiques l'idiome rebelle de son pays, dont il accuse si fréquemment l'indigence, c'est Cicéron qui, dans ses grands traités, donne à ses lecteurs et à son pays la langue de la philosophie, en même temps que celle de la critique littéraire.

Déjà, cependant, le latin subissait une modification nouvelle par un effet de cette loi inévitable qu'Horace exprime en termes si poétiques quand il compare les mots qui s'en vont aux feuilles

qui tombent. Lui-même, avec tout son talent, contribuait à cette altération par l'emploi trop fréquent et trop heureux des hellénismes. Le temps n'était pas très éloigné où les mots grecs viendraient reprendre, dans les vers de Juvénal lui-même, la place qu'ils avaient eue jadis dans ceux de Lucilius. A coté de la langue poétique, les formes de la prose changeaient également : Sénèque coupe et brise la période; Tacite introduit dans la langue historique les termes, les tours, les hardiesses propres à la poésie. Les règles de la grammaire commencent à s'oublier, ou, du moins, le grand écrivain se permet des licences comme Horace s'en était permis. Bientôt l'élément barbare arrive à la suite de l'élément grec. Les guerres lointaines, les rapports perpétuels et inévitables avec des vaincus tout près de devenir vainqueurs, corrompent le latin, surtout en Gaule et même en Italie. Vienne le règne de Théodose, et la langue, déjà réduite à la stérile élégance de Claudien, s'abaissera encore dans les vers d'Ausone, pour descendre aux poèmes de Sidoine Apollinaire, et de Fortunat, et à la prose de Grégoire de Tours.

La transformation s'opère à travers les révolutions de l'Europe, et la corruption de la langue mère forme les langues néolatines, telles que le français, l'italien et l'espagnol. On pourrait fixer sans doute au serment des fils de Louis le Débonnaire, en 843, la disparition du latin comme langue politique en France, de même que l'ordonnance de Villers-Cotterets, en 1539, le bannit de la langue judiciaire et des arrêts du Parlement. Il demeure encore comme au Moyen âge, la langue de la théologie, du Droit, de la philosophie scolastique, de l'érudition, même des sciences naturelles; car, au XVIIe siècle, Descartes écrit encore ses traités de physique en français et en latin. Il est également, jusqu'à la Révolution, la langue de l'Université; le prince de Conti félicitait Rollin de parler le français comme si c'eût été sa langue naturelle; et l'Université, en mémoire de ces vieilles traditions, l'a longtemps conservé dans ses distributions du concours général. Enfin, il est encore la langue liturgique de quelques composantes de l'Église catholique, en tout cas l'une des langues encore parlées au Vatican.(A. D.).

JURGEN LEONHARDT, LA GRANDE HISTOIRE DU LATIN, DES ORIGINES À NOS JOURS, CNRS , 2010.

Sans le latin, inutile de chercher à comprendre les 2700 ans d'histoire qui ont vu naître l'Empire romain, triompher le christianisme, s'affirmer l'identité de l'Occident. Sans le latin, qui faillit disparaître au cours du haut Moyen Age, impossible de comprendre la place de l'anglais dans notre univers mondialisé, puisque cet idiome fut le premier à connaître un rayonnement international. Voici retracée pour la première fois l'extraordinaire aventure de cette langue, des origines de Rome à nos jours, en passant par les monastères carolingiens, le mouvement humaniste, les écoles jésuites, les clubs de conversation, le concile de Vatican II... qui vit le latin chassé des églises et continuer sa route ailleurs... Langue des vainqueurs, langue administrative, langue des érudits, langue scolaire et langue de l'Eglise... Classique, vulgaire, médiéval, humaniste, moderne, le latin sous toutes ses formes a façonné nos représentations, épousé la marche de l'histoire, produit d'innombrables trésors de foi et de culture. Et offre un support indispensable à la bonne santé de ses nombreux cousins, le français, l'italien, l'espagnol... Comment croire après un tel livre que le latin est une langue morte? ”.

FINIS CITATIONIS.

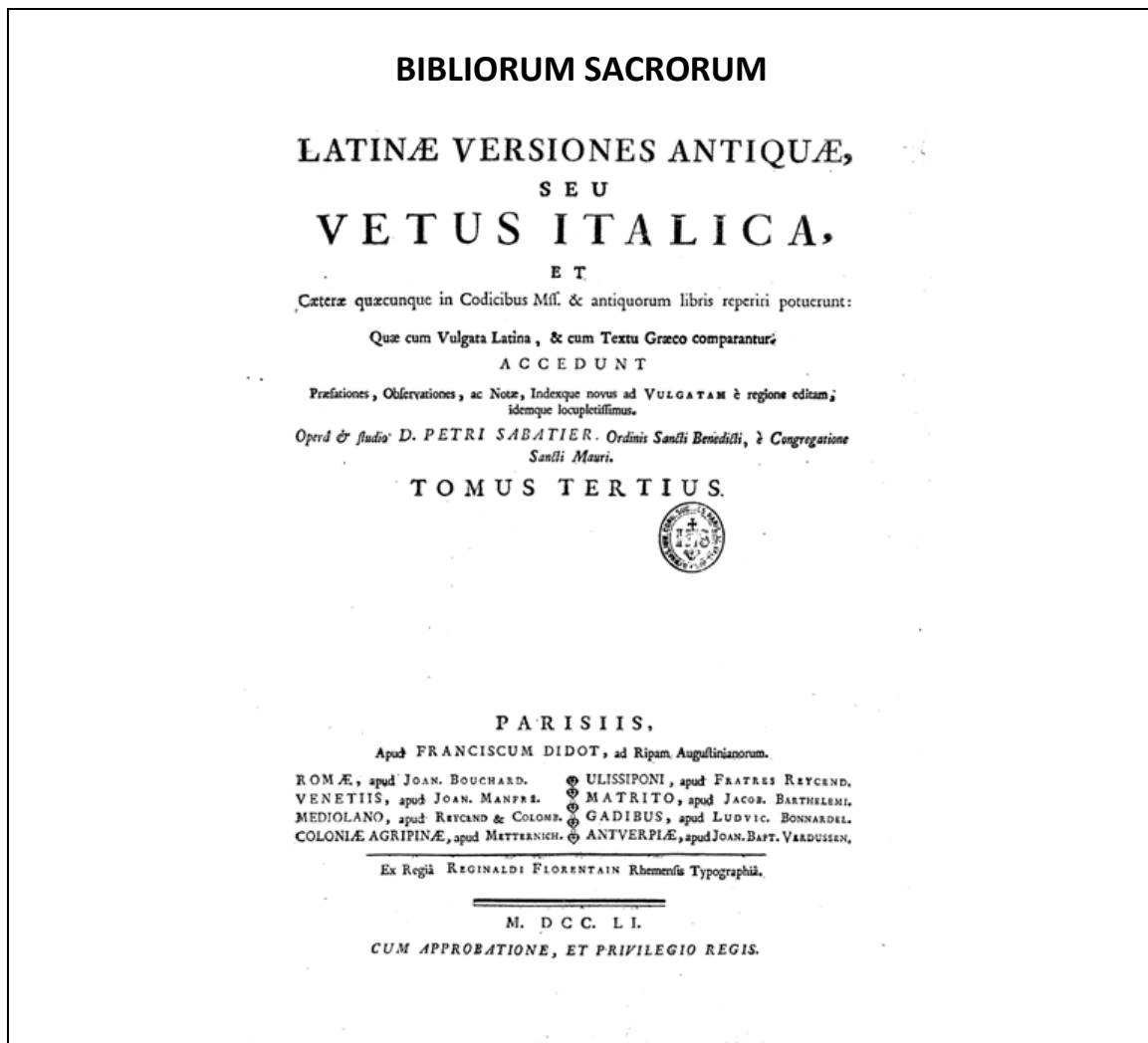
Source: [HTTP://WWW.COSMOVISIONS.COM/LANGUELATINE.HTM](http://www.cosmovisions.com/LANGUELATINE.HTM)

VERSIONS LATINES DE LA BIBLE AVANT LA VULGATE DE JÉROME DE STRIDON, LA
VETUS LATINA OU LA VETUS ITALICA DISPONIBLES ON-LINE



Latium Mediaevale

VETUS LATINA AVAILABLE ON GALICA BNF AND ON GOOGLE OR ARCHIVE .ORG



SCHOLARLY WORK ON THE VETUS LATINA

http://www.vetus-latina.de/en/edition_vetus_latina/edition.html

The first scholarly edition of the Old Latin Bible ("Vetus Italica") was the work of the French Benedictine monk Pierre Sabatier († 1742), who assembled Old Latin biblical

citations from the works of around 60 Church Fathers and published them in three large volumes.

A complete edition of the Old Latin texts on the basis of editions of manuscripts and a new collection of citations was begun by Josef Denk († 1927), a minister in Munich, prompted by Professor Eduard Wölfflin († 1908), the founder of the *Thesaurus Linguae Latinae*. Over twenty-four years, Denk established a card index with around 400,000 Old Latin biblical citations from the years 200-800. In this period, he examined more than 300 works.

Following his death, his valuable collection, the so-called "Card Box" (Zettelkasten) came to the Archabbey of Beuron. The responsibility of work on the modern edition has for several decades been undertaken by highly-qualified scholars as well as monks from the Archabbey of Beuron in the *Vetus Latina Institut*. The edition, which is published by Verlag Herder, Freiburg im Breisgau, will comprise 27 volumes, of which some will be divided into several parts.

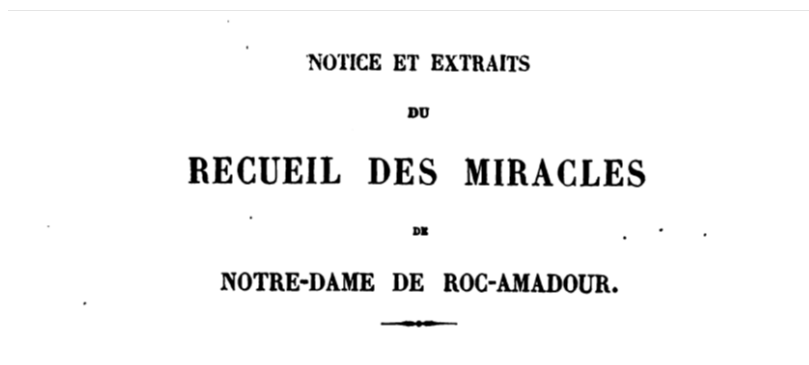
A series of scholarly monographs, *Aus der Geschichte der lateinischen Bibel*, associated with the edition, includes editions of patristic texts and studies of particular questions concerning the transmission of the Bible. As a conclusion to the complete work, a large Latin-Greek and Greek-Latin concordance of the whole Latin Bible is planned, whose progress follows that of the edition.

http://www.vetus-latina.de/en/edition_vetus_latina/edition.html

PROF. DR. DARCY CARVALHO

STUDIES FOR MEDIEVAL AND MODERN LATIN

SÃO PAULO BRASIL 2014



Latium Mediaevale

SAMPLES OF VERY EASY MEDIEVAL LATIN

OF THE XIII CENTURY LATIN

Source Gallica Bnf

NOTICE ET EXTRAITS
DU
RECUEIL DES MIRACLES
DE
NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR
PAR
M. GUSTAVE SERVOIS

PARIS
J. B. DUMOULIN,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE IMPÉRIALE DES CHARTES,
QUAI DES AUGUSTINS, 13.
—
1856.



Latinum Mediaevale

PROLOGUS

INCIPIT IN

MIRACULIS SANCTAE MARIAE DE RUPE AMATORIS

MIRACULA SANCTAE MARIAE DE RUPE AMATORIS

EXTRAITS.

*Incipit prologus in miraculis Sanctæ Mariæ de Rupe Amatoris*¹

Scripturus miracula beatæ Dei genitricis et perpetuæ virginis Mariæ Rupis Amatoris, paraclyti Spiritus sancti deploro auxilium, præsertim cum nostra tempora tanta eorum infinitas præcesserit, quæ nec memoria detineri, nec calamo scribi, nec etiam qualibet facundia possit recitari. Unum dumtaxat enarrare proponimus vel quod oculis nostris videmus, vel quod a certis personis certa relatione cognoverimus. Attamen quis in lucem adducere conabitur ea quæ effigies et cera depressæ ymagines, in eadem ecclesia positæ, oculis repræsentant intuentium? *Etc.*

L. I, c. 34. *De desperatis in navi per reginam virginum liberatis.*

Heliás Bellus, homo de Bealvooir, Petragoricensis, a Iherosolimis rediens, Mediterranei maris jactabatur fluctibus. Undis enim intumescens mare turbabatur, navisque periclitabatur conteri. Nautæ vero, de vita desperantes contraque fluctuum sævitiam luctantes, dissoluta pene navi, præter orationes et elemosinas, nullum liberandi refugium inveniebant, præsertim cum navis ornamenta defecissent, et directo cursu ferretur in scopulos. Fiebantque preces ad Deum salvatorem omnium, suffragia sanctorum poscebantur, elemosinarum votum ad nominatissimas spondebatur ecclesias, nec tamen mare sedabatur. O mors, quam amara, gravis et tædiosa fere cunctis existis mortalibus! in prosperis tamen raro quis reminiscitur tui?... Helyas,

1. Les rubriques des prologues et les titres des chapitres ne se trouvent que dans le ms. de Saint-Germain.



Latinum Mediaevale

O Latim Medieval é o Latim escrito resultante da evolução histórica da Europa, depois da queda do Império Romano. Transformando-se continuamente, ao longo dos séculos, incorporando novos vocábulos para exprimir novas idéias, simplificando as estruturas sintáticas do Latim clássico, a língua latina medieval demonstrou plena capacidade de continuar a servir de meio de expressão, artística, diplomática, técnica e eclesiástica, segundo lugares, épocas e necessidades. As línguas neolatinas, por sua vez, resultaram da evolução do Latim falado durante a Idade Média. O conhecimento e contato com o latim medieval são indispensáveis ao latinista moderno por constituir a fonte mais próxima do latim vivo.

unus periclitantium, cum cæteri timore mortis lumina texissent, tale fertur inconsultis dedisse consilium : « Unum vobis , fratres et domini, post Deum quærendum est suffragium ; simul invocemus beatam et gloriosam de Rochamador liberatricem omnium , votis et muneribus honoremus, et ejus merebimur auxilium. Ego autem, si ejus opitulante gracia reduci merear ad propria, navem ¹ argenteam, marchæ pondus continentem, ad sacrosanctum ejus propiciatorium offeram. » Statim quotquot in navi erant, ad supplicandum gloriosæ genua figentes, compuncti corde, pro modulo suo voverunt, et votum vicariis navis reddiderunt. Et ecce domina ventorum, sedatrix turbinum, fluctuum gubernatrix, creaturarum omnium reparatrix, impe-ravit ventis et mari, et sedati sunt...

L. I, c. 34. *De cereo modulo qui super vidulam descendit.*

Petrus Iverni ², de Sigelar, instrumenta personando musica victum quæritabat. Hic, ex more veniens ad ecclesias, post orationem quam Domino fundebat, tangens cordas vidulæ, laudes Deo reddebat. Qui, cum esset in basilica beatæ Mariæ Rupis Amatoris, diuque psallendo fidibus requiem nullam daret, sed modulatis vocibus interdum instrumento concordans, sursum respexit: « Domina, inquit, si tibi vel filio tuo dominatori meo organica placent cantica, quodlibet ex cereis modulis hic sine numero et æstimatione pendentibus deponens largire mihi. » Cumque in hunc modum psallens oraret, et orans psalleret, videntibus qui aderant, modulus unus super instrumentum descendit. Gerardus autem monachus, ecclesiæ custos, illum maleficum testificans et incantatorem, cum indignatione modulum recipiens, ubi fuerat reposuit. Petrus vero, opus perpendens divinum, patienter paciens, a modulatione non destitit, et ecce modulus qui prius super ipsum secundo depositus est. Monachus autem, impatiens iræ, recipiens eundem fortius alligavit et in priorem locum restituit. Dominus quippe, cui est semper esse nec alternare vicibus, simile quod bis tercio perfecit opus. Videntes omnes qui aderant apprehendit stupor in eo quod contigerat illi, et, una laudantes Dominum, voces levabant ad sydera. Ille quoque præ gaudio plorans, modulum sibi divinitus datum datori suo reddidit, in tympano et choro, in cordis et organo

1. Voy. Du Cange, v° *Navis*.

2. Ms. Saint-Germain : *Vierni*.



Latinum Mediaevale

laudans eum. Ad honorem etiam et laudem nominis Domini, quoque anno in monumento miraculi, quamdiu vixit, una libra superaugens, modulum gloriosæ virginis Rupis Amatoris pro trecensu reddere consuevit ¹.

L. I, c. 37. De sacerdote per signum peregrinationis sanato.

Vuillelmus sacerdos quidam Carnotensis, gravi detentus infirmitate, a festo sanctissimi Nicholai usque in solempnitatem sancti Vincentii a lecto ægritudinis non surrexit. Ingravescente autem languore spirituque supremo pene deficiente, a lecto depositus, viam universæ carnis ingressurus, ter humi una die locatus est ². At genitrix ejus altrinsecus, filiali tacta dolore, benignam et propiciam de Rochamador invocans Dominam, signum peregrinationis posuit super eum. In momento sacerdos, miseratione summæ Virginis, cooperante quoque fide matris ejus, nullam sensit invaliditatem, redditus ex integro sanitati.

L. I, c. 38. De contracto per visionem sanato.

Herbertus de Crusse ³, castro haud duobus miliaribus a Rochamador distante, contractus adeo existebat quod ejus genua et pectus et tali nates perforarent. Auditis quoque quot et quanta filius gloriosissimæ Virginis, per intercessionem suæ matris, peregrinis advenis per nomen et suffragia ecclesiæ Rupis Amatoris faciat, ad ipsam ecclesiam in sportatula se fecit afferri. Ab ingredientibus et regredientibus victum quæritans mendicabat. Erat enim proximus dies sanctissimi Pentecostes. Ille vero jejuniis et vigiliis insistens, ipsa sacra nocte, tactus dolore corporis altrinsecus, obdormivit. Et ecce regina poli, domina soli, per visum ei astitit; quem per caput tenens et beatus ille martyr eximius Georgius per pedes trahentes erexerunt. Accersitoque custode ecclesiæ Gerberto, dixit ei : « Ecce sanus factus sum,

1. Nous donnons, à la suite de ces extraits, l'imitation que Gauthier de Coinsy a faite de cette légende.

2. Cf. I, 2 : « Dum, a terra sublevatus, deferretur ad tumulum, surrexit a feretro; » et II, 47 : « Frigidus et jam rigidus de lecto ad terram depositus. »

3. Creyse, sur les bords de la Dordogne, aujourd'hui dans le département du Lot, arrondissement de Gourdon.



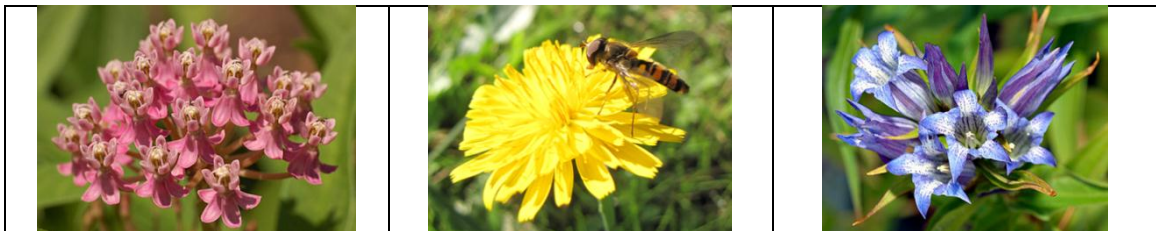
Latinum Mediaevale

sed turba tenens ecclesiæ aditum me comprimit ad ingressum. » Igitur acurrentibus undique peregrinis et præ gaudio magnalia Virginis ecclesiæ extollentibus manu silentium indixit, et sanitatis suæ certitudinem, modum et ordinem coram omni multitudine prædicavit.

L. I, c. 42. *De latronibus qui furtum suum illi cujus erat commiserunt.*

Ebrardus de Varez, civis Lugdunensis, cum vasis aureis et argenteis aliaque quamplurima pecunia mantica reposita, ad nundinas Barri profectus est negociandi gratia. Cum ergo Barri descendisset ad hospitium, non satis caute manticam sub archa quadam, nulli committens, projecit, indeque mercatum et institores lustraturus exiit. Fures autem, homines nequam ornatu nimio apparati, aut cum ipso aut statim post ipsum subintraverunt; manticam, tanquam illius essent socii, asportantes recesserunt. Lustrato foro, vir rediit, partem pecuniæ volens recipere, sed non sacculum invenit, consternatusque, animo et viribus destitutus, beatæ Dei genitricis Rupis Amatoris ecclesiæ, cujus confrater erat et censualis, tutelæ etiam cujus et se et sua jamdudum commiserat, sua reposcebat ab ea, pollicens ei unum de vasis ipsis ei se daturum si ejus interventu sua recipere mereretur. Cum igitur mœrore tabesceret, timens inedia paupertatis deficere, utpote qui non tantum propria sed et multum de aliena perdiderat substantia, miser exulari proposuit. Miseratione vero benignæ Virginis, quæ non spernit præsumentes de se, recto itinere Lugdunum Galliæ fures venientes hospitium intraverunt cujus habebant pecuniam, manticam hospitæ committentes servandam. At illa, ut prudens mulier, custos esse renuit nisi videret ejus continentiam, ne forte pro stagno argentum, pro argento ab ea repeteretur aurum. Exposita sunt igitur vasa, quæ mulier sua fuisse cognoscens dissimulavit, et ad amicos exiens, ut veritatis testes fierent secum adduxit. Illi vero, urbis prætore accersito, verum videntes quod audierant, fures carceri mancipaverunt. Interea civis requiritur, et tandem (quia a via declinaverat velut errabundus) invenitur. Audiensque quanta Dominus et ejus gloriosa genitrix ei fecerit, quo gaudio exultaverit, quas gratias reddiderit, quis enarrare vel quis audire sufficiat? Regressus itaque ad propria, thuribulum argenteum magni ponderis ad ecclesiam de Rocamador attulit, miraculum retulit.

Latinum Medievale



L. I, c. 45. *De militibus locutionis officio privatis.*

Hugo de Gundeville et Robertus Roberti filius, cum Henrico rege Britanniae militantes, inter curiae primates regi familiares se agebant. Navigantesque cum rege in Hiberniam quando eam suo submitit dominatui, inclementia aeris, ciborum inutatione, fluminum potu, permissu divino, privati sunt locutionis officio. Monitis vero suorum hortatu et consilio qui singularis Virginis de Rocamador audierant, immo persenserant, munificentiam, quia voce non poterant, cordis intentione, cogente necessitate, voverunt in pera et baculo basilicam ejus ab extremis oris petituos. Sane virgo bona, bonorum patrona, quae poscentium votis intervenit, in preces eorum intepdit : officium linguae restaurans, mutis loqui reddidit. Rex autem, super hoc indignans proposito, asserebat id esse ficticium causa visendi conjuges. Qui regem et regis curiam certificantes, fide firmantes, sacramento juraverunt nec Angliam intraturos nec sponsas visuros, nisi, Virginis patrocinate suffragio, prius ab ejus repatriarent orationis domo.

.....

Explicit prima pars miraculorum Rupis Amatoris.
Incipit prologus secundae partis.

Etsi cuncta quae cotidie audimus contigisse in ecclesia beatæ Mariæ de Rochamador scribere non possumus, non tamen omnia quae celebri memoria digna sunt subsilentio censebimus prætereunda. Licet enim flosculos omnes salutiferos campi discernere nequeamus, saltem non paucos eligemus. Referamus ergo, ad laudem et gloriam nominis Domini et ejus generosæ matris, virum quendam de Burgundia, canum illustrem et sensu maturum, virum de pago Trecensi, etc.

L. II, c. 13. *De episcopo Arelatensi sanato.*

Arelatensium nichilominus Manasses felicitis memoriæ præsul, corruptibili carnis sarcina depressus, ægritudinis a lecto non surgebat. Instabat autem dies sollempnis, dies qua filius Dei de Deo patre ante sæcula genitus in fine sæculorum, clausa porta Virginis, visi-

Latinum Mediaevale



bilis et passibilis nasci dignatus est nobis... Convenientibus igitur ad ecclesiam Christi fidelibus, episcopus etsi languens super intendebat, magis satagens ex animæ salute quam de corporea valitudine. Nimirum qui lumen positus fuerat super candelabrum ut luceat his qui in domo Dei sunt, eo quod officium pastorale sollempnitati debitum exequi non valebat, anxietate animi pietatis, Dominum salutis auctorem interpellans, aut eximi de mundo, aut ita sibi restitui ut commisso fungatur ministerio... Assistentibus quoque sibi ministris præcepit ut introferretur ecclesiam, spe divinitus concepta salutis, et armis amictus spiritualibus, celebriter executus est divina, salute corporis per gloriosæ Virginis patrocinium recepta. Dehinc ad Rocamador venit et gratias retulit.

L. II, c. 24. *De bubulco languore crurium correpto.*

Ecclesia Cluniacensis in Avernia prioratum habet, Salsinenges¹ nomine, ubi bubulcorum quidam languore correptus crurium, cubans lecto, longo temporis decurso spatio, nullum curationis remedium inveniebat. Multi tamen multa fomenta apposuerant ei non profutura. Prior vero cœnobii, misericordiæ insistens operi, sciscitatus est ab eo utrum sanari vellet. Quo respondente salutem se super omnia desiderare, prior retulit: « Si tua beatæ Mariæ de Rochamador dederis et ejus limina cito teneris, de sanitate recipienda ne cuncteris: ipsa autem vera medicina male habentibus vere medetur, quæ a filio suo quicquid vult meretur; ipsa placabilis super nostri nequitia, ipsa exaudibilis est in tribulatione nostra. » Æger autem salutem sitiens, utpote qui attritus fuerat, acriter spondit se consilium prioris exauditurum, et ex illa hora sanatus est. Illucescente quoque die postera, rusticola, nil agens urbane, sed postposito Virginis beneficio, manum mittens rediit ad aratrum. Quo prior advocato, quomodo sanus tam cito redisset ad opus servile quæsit. Ille vero, mentiens spiritui sancto, emplastris et medicaminibus medicorum astruebat membrorum invaliditatem roboratam, irreverens reverentiam sanatrici suæ non reddebat. At prior sub stomachans indignando respondit: « Quare jamdudum efficacia cathaplasmata caruerunt? Quare tam diu jacuisti, tempus explendo in ocio, dum eisdem, illis diebus, quibus nunc, usus sis medicinis? Sed putas effugere manus Omnipotentis omnia considerantis? An latere putas ab

1. M^s. Saint-Germain *Salsimaiges*. — Sauxillanges (Puy-de-Dôme).



ejus oculis qui rimatur corda hominum et novit etiam cogitationes, quoniam vanæ sunt? Nuda et aperta sunt oculis ejus omnia ad quem nobis sermo. Ab ingrato merito beneficium tollitur : tu quoque , morbo recidivato, non effugies Dominam quæ te ab ægritudinis lecto levavit potentia virtutis suæ. » Sedente vero priore, tametsi dissimulare vellet qui fuerat æger, graviori pœna plexus, statim languit, stratusque humi misere se miserum clamabat. Tantus namque languor ejus crura simul et tibias mordendo rodebat, ut tam feram passionem nulli mortalium sustinuisse arbitraretur. Asserebat quoque se malle mortem quam hujusmodi vehementiam doloris impatienter pati. Tandem prior, rediens ad eum, hyronice quæsivit utrum sine portione substantiæ vellet sanitatem an cum substantia sine planctu vel querela cruciatum sustinere. Ille, ab intimis trahens suspiria, respondit priori se malle mortem quam infinitam habere pecuniam. Prior ad hæc : « Redde igitur, inquit, clavem archæ (habebat etenim archam frumento plenam), et libere concede mihi ipsius continentiam et cætera quæ te contingunt. » Quo respondente : « Sunt omnia, votumque beatæ Dei genitrici reddam, » prior Dominam nostram precibus placavit, et ille sanitatem recepit.

L. II, c. 24. *De milite epileptico et paralitico.*

Illustris Guasconum juvenis quidam de Basaco ¹, habundans rebus, corpore strenuus, secundum generis sui nobilitatem ex nobili prosapia accepit uxorem. Qui juxta mundi florem vixisset et feliciter, si Domini præceptis obtemperasset. Verum, quia caro lutea spiritum deprimit, ne a caducis elevetur ad perhennia, prout illius gentis consuetudo, immo levitas exigit et postulat, nimis secularibus implicitus, aleator effectus, jurando Dominum offendeat, regiones prædando depopulabatur. Inde factum est ut ille qui potest omnia, potentibus potentior, potestatem illius minueret. Virga etenim furoris sui tactum, caduco morbo aggravavit manum suam in eum. Fit ingens dolor suorum, utpote qui domini sui ferocitate populis principabantur adjacentibus, ab eisdem versa vice premerentur. O mundi florem quam cito marcidum! qui modo nubes videbatur transvolare, qui nulli mortalium se secundum arbitrabatur, spumans jacet et torquetur, dentibus stridet, os retorquens, oculis terribiliter intuetur, manus

1. Basas, aujourd'hui dans le département de la Gironde.



Latium Mediaevale

contrahens, cetera membrorum officia velut emortua silent. Ubi nunc superbia? Ubi illa illius perniciose ferocitas?..... Quid interim agat miles iste, non sileamus. Nullum curatorem inveniens medicorum, ad beatam Mariam de Rocamador proposuit veniendum. Adscitis igitur itineris comitibus, suppliciter et devote limina trivit ecclesia, insistendo devotioni, vigiliis et orationi, placare satagens iram Virginis. Juravit nichilominus super sacrosanctum altare se deinceps non commissurum pro quibus tenebatur obnoxius, si propitiationem mereretur... Prolixitas orationis illius caelos penetravit. Etenim Dei et Virginis filius matris obtentu sanatum dimisit, et cum suorum gaudio remisit ad propria, diuque tenuit firmiter pactum summæ Virgini firmatum. Evoluta quoque aliquanto tempore, socer ejus instanter opugnabatur ab hostibus, cui cum suis existens præsidio, maturius se agebat quam cæteri commilitones sui. Quo accersito, socer sciscitatus est utrum vitam professus monachi, militari renunciasset, cum non more militis, quin potius monachiles exequeretur actus. Genere quidem inferente se velle servare pactum illibatum, quod sanatrici suæ juraverat, socer jocando subintulit: « Flos tuæ juventutis et habitus militaris huic tuæ sponsioni contradicunt, et dum vivis in armis, utendum est consuetudine militari. » Quid multis? His et aliis persuasionibus deceptus miles, quoniam pridem natura sumus filii iræ, et ad humum festinat humus, fracto voto, ceu canis reversus est ad vomitum, recidivata ægritudine, plerisque videntibus qui aderant, spumans in terra gravius quam pridem collisus est. Brachium etiam dextrum cum manu qua jaciebat tesseres aruit, arefactaque est quoque paralisi media pars corporis. Fit cunctis una communis mœsticia, planctus et clamor ad sydera levatur, obductus dolor renovatur, illis quamplurimum qui cum eo erant socero ejus insultantibus, auctorem tantæ perniciæ culpabant. Quis illius gemitum, dolorem et lamentum, quis, inquam, vultus macerationem, crinium lacerationem enarrare, vel quis sufficiat audire? De præsentī vita decedere felicitatem clamabat, eo quod obprobrium hominum et abjectio plebis factus fuerat. Beatius sibi fore prædicabat, si vitales numquam intrasset auras, quam pernicioso languore, odibili morte mori cotidie. Verba ejus dolore plena, duriora mollebant pectora..... Miles toto corde pœnitens, suorum hortatui paruit, veniensque ad supercilium montis de Rocamador, depositis vestibibus, ignominiam nuditatis suæ detegens coram omnibus non erubuit, circumposito fune collo, a duobus more latronis trahebatur, et a duabus scopis a duobus immaniter scopabatur; totoque corde humiliatus, toto corpore afflictus.



Latium Mediaevale

peregrinorum pedibus volutabatur omnibus. Vulnus suum pandebat. Se mendacem, perjurum, facinorosum in facie omnium acclamabat. Omnes affluebant undique miseriæ compatiens militis, pro membro male sano quatinus [a] Christo, qui caput est fidelium, reformari mereretur instanter orantes et devote..... Miles ecclesiam subire non præsumebat, sed singulorum osculando pedes, cruci se coaptans, tóto corpore Domino se coaptabat. Tres etiam solidos Pictavensis monetæ reddi constituit annuatim beatæ Virgini; et perfecte sanatus, omnibus laudantibus Deum in operibus suis laudabilem, gloriosam Domini matrem gloriose honorificabat.

L. II, c. 38. *De abbatis Cluniacensis curatione.*

Stephanus, venerabilis Cluniacensium abbas, languore gravi languebat, ordinatisque temporalibus velut ad extrema perductus, salutis suæ non immemor, accepto viatico, domum cordis purificaverat, cœlestis regis aditurus curiam. Fratres quoque consilii sanioris ecclesiæ, pro patris decessu turbati, quis ad tantorum regimen post eum idoneus esset, eo quod qualitates noverat omnium, humillime requirebant. Abbas autem istud in suo non pendere arbitrio respondit cum canonicè concordie electione substitui debeat pater. Attamen super his et cæteris, vita comite, crastino se responsurum eis denuntiavit. Ipsa nocte, licet caro flagello Domini graviter flagellaretur, manens apud se, Deum Deorum in cubili cordis speculabatur et Domini matrem virginibus aliis mitiorem, altiore et meliorem, quæ laus est omnium, lux caecorum, pes lapsorum, spes reorum, indeficiens angelorum gaudium, mediatricem inter se et nobile onus suum redemptorem nostrum desiderabat, et super sospitate corporis attentius orabat. Verum quia cor contritum et humiliatum regi regum complacet, exaudiri et sanari meruit. Facto autem mane, fratres ecce responsum abbatis adsunt audituri. Sed abbas, solito hilarior et corpore sanior, unde mirati deliramentum putaverunt, dixit: « Paretur nobis mensa solito copiosior, quia regulariter hodie cum fratribus nostris epulabor. Enimvero Dei genitrix perpetua virgo de Rocamador impetravit a filio me salutem reddi, quatinus proprios corrigam reatus et subditorum impunitos non perferam excessus. » Nec mora, pro collato beneficio cum multis fratribus imperatricis mellifluæ adiit ecclesiam, gratias redditurus et miraculum relaturus.



Latinum Medievale

PROLOGUS AD TERTIAM PARTEM

34

Incipit prologus in tertiam partem.

Opere precium duximus in lucem adducere quod negligeret et sub silentio non decrevimus præterire, etc.

L. III, c. 4. *De barbaris casu muri interfectis.*

Mimatensem civitatem Brabanteorum et Basculorum¹ exercitus infinitus, gens armata, gens animosa et ad bellum doctissima obsedit. Urbs autem, non satis populosa nec satis vallata vel murata, secundum humanam æstimationem non videbatur posse resistere crudeli et perversæ nationi. Exterior impugnabant et, velut de victoria securi, jam tripudiantes tubis intonabant, clamoribus terribiliter strepebant, a vocibus quorum terra resonabat. Exterior plaudebatur, interior lugebatur; exterior assultus et insidiæ, omne denique genus dolositatis perquirebatur; interior vero pro patria, domo, pro suorum exterminio, pro virginum execranda defloratione et conjugum odibili violatione civiliter resistebatur. Videres matres in lugubri veste, juvenculas incompto crine debachantes clamare, plorando plateas circumire, lapides jactandos ad munitionem deferre, viros ad bella procedentes animare, senum et imbellium manus extendere ad alta, incessanter Domini quærentes suffragia. Sciebant etenim quod de cælo pendet victoria, ut, sicut Moyse orante vincebat Israel et vincebatur Amalech, ita clamosa oratione, ferventi devotione ad aures Omnipotentis lacrimose clamabatur, ut ducti pœnitentia exaudiri mererentur. Lacrimæ virginum, frequens dolor, immo clamor mulierum Virginem virginum, pietatis et misericordiæ refugium, de Rochamador misereri flagitabant, ope cujus malignantium manus superandas vel refrenandas noverant..... Decreverunt eciam cives, necessario et utili consilio et assensu communi, se et sua necnon et urbis mœnia beatæ Virgini reddere et omnia urbana sub ejus tuitione ponere, et de communi censum annualem statuerunt solvere. Sane virgo humilis, super omnes mitis, cives exaudiens mirabiliter et manifeste defendit. Cum enim tempus esset serenum et tranquillum, nec imber rueret, nec ventus impelleret, nec etiam terræ motus fieret, ut Potentis potentia luce clarius clareret omnibus, in longum amplius quam sexaginta cubitos de ambitu murorum funditus dejecit, barbaros interficiendo mulctans, junenta ipsorum, quæ majoris erant æstimationis et præcii altioris, sine quovis vulnere altrinsecus tacta,

1. Le manuscrit de Saint-Germain porte : *Baclorum*.



35

mortificavit. Quippe exercitus qui in sui ferocitate et innumerositate confiderat, sentiens manum Domini super se aggravari, timuit et inexpugnatam fugiens civitatem quam cicius recessit, in monimentum divinæ ultionis cadaverum foetentium relinquens vestigia. Cujus facundia prædicet vel cuius mens excogitet corda flammantia, ora civium in laude dominarum Dominae relaxata! Beneficio liberationis nec prætermisso, liberatricis suæ tenuerunt ecclesiam, civitatem cœream pro posse artificis ad instar suæ fecerunt fieri, quam præsentantes cum laudibus dulcisonis miraculum mirabiliter retulerunt.

L. III, c. 22. *De armigero mirabiliter evadente de carcere.*

Viennensi pago, castrum quoddam Anjou¹ nomine sævicia baronum comitis Gerardi² instantè impugnabatur. Armiger vero quidam in castro habens mansionem Petrus, pro viribus resistens, a præliantibus captus, et, compedibus graviter gravibus cathenatus, in palatio Viennensi sub multorum custodia sepositus est.... Palatium quippe quo tenebatur in vinculis tantæ fertur altitudinis tantæque fortitudinis ut prædicetur inexpugnabile. Cumque diu nimiumque duraverit, vix carcer a captivis exauriri potuit, nec a sæculo, arte vel Marte, aliquis inde evasit.... Consurgens itaque intempestæ noctis silentio, timebat etenim custodes qui excubabant ad custodiendum, pedetentim primum tenuit ostium quod et ultro apertum est ei. Simili modo pertransiens et secundum et tertium et quartum, pervenit ad quintum, quod palatii ex ea parte claudebatur extremum, et sine difficultate aperuit. Erat autem locus eminens, ideoque casus dubius, nec scala, nec funiculus, nec aliquod instrumentum quod descendentem conferret sustentationem. Murus quoque palatii secundum possibilitatem artificis planus et politus est satis. Ille quidem, moras timens et beatæ Virgini corpus spiritumque committens, per murum gradatim sine sui læsione se submisit et portam antemuralem seris et vectibus seratam, quasi non seratam, tractu manus reseravit. Postea vero trans-eunti urbem ulterior porta exitum inhibuit, cathenamque magnæ molis manibus nudis sine quovis amminiculo, Virginis auxilio fugit, et inde descendens ad suburbana, compedibus adhuc astrictus, ad suos repedavit. Sane amicorum suorum detentus blanditiis tardavit libe-

1. Anjou, aujourd'hui dans le département de l'Isère, arrondissement de Vienne.

2. Gérard I, comte de Vienne et de Macon, fils de Guillaume IV, comte de Bourgogne.



Latinum Medievale

35

mortificavit. Quippe exercitus qui in sui ferocitate et innumerositate confiderat, sentiens manum Domini super se aggravari, timuit et inexpugnatam fugiens civitatem quam cicius recessit, in monumentum divinæ ultionis cadaverum foetentium relinquens vestigia. Cujus facundia prædicet vel cujus mens excogitet corda flammantia, ora civium in laude dominarum Domine relaxata! Beneficio liberationis nec prætermisso, liberatricis suæ tenuerunt ecclesiam, civitatem ceream pro posse artificis ad instar suæ fecerunt fieri, quam præsentantes cum laudibus dulcisonis miraculum mirabiliter retulerunt.

L. III, c. 22. De armigero mirabiliter evadente de carcere.

Viennensi pago, castrum quoddam Anjou¹ nomine sævicia baronum comitis Gerardi² instanter impugnabatur. Armiger vero quidam in castro habens mansionem Petrus, pro viribus resistens, a præliantibus capitur, et, compedibus graviter gravibus catheratus, in palatio Viennensi sub multorum custodia sepositus est.... Palatium quippe quo tenebatur in vinculis tantæ fertur altitudinis tantæque fortitudinis ut prædicetur inexpugnabile. Cumque diu nimiumque duraverit, vix carcer a captivis exauriri potuit, nec a sæculo, arte vel Marte, aliquis inde evasit.... Consurgens itaque intempestæ noctis silentio, timebat etenim custodes qui excubabant ad custodiendum, pedetentim primum tenuit ostium quod et ultro apertum est ei. Simili modo pertransiens et secundum et tertium et quartum, pervenit ad quintum, quod palatii ex ea parte claudebatur extremum, et sine difficultate aperuit. Erat autem locus eminens, ideoque casus dubius, nec scala, nec funiculus, nec aliquod instrumentum quod descendentem conferret sustentationem. Murus quoque palatii secundum possibilitatem artificis planus et politus est satis. Ille quidem, moras timens et beatæ Virgini corpus spiritumque committens, per murum gradatim sine sui læsione se submisit et portam antemuralem seris et vectibus seratam, quasi non seratam, tractu manus reseravit. Postea vero trans-eunti urbem ulterior porta exitum inhibuit, cathenamque magnæ molis manibus nudis sine quovis amminiculo, Virginis auxilio fugit, et inde descendens ad suburbana, compedibus adhuc astrictus, ad suos repedavit. Sane amicorum suorum detentus blandiciis tardavit libe-

1. Anjou, aujourd'hui dans le département de l'Isère, arrondissement de Vienne.

2. Gérard I, comte de Vienne et de Macon, fils de Guillaume IV, comte de Bourgogne.



36

matricis suæ plus quam oportuit limina tenere. Spondebant etenim ei comitatum in via, ut, simul venientes, gratias referrent in benignæ Virginis ecclesia ¹.

L. III, c. 24. *De muliere ab incendio liberata.*

Apud Sanctum Severum ², oppidum in Guasconia satis nominatum, promiscui sexus et ætatis teneræ multi moriebantur. Cumque cotidie occasum videamus morientium qui carnis solvunt debitum, tunc demum iniramus, demum plangimus cum quilibet amicorum nostrorum ceciderit, quasi non praescierimus eum moriturum. Nam ex originali peccato procreati Adæ morsu moriuntur. Quorum proximi vel amici inopinate decedebant, mulierem quandam Lombardam ³ nomine quasi veneficam et mortis ream, immo mortis causam, in compedibus ferreis positam retruserunt in carcerem, quam sine iudicio nec ⁴ capitali promulgata sententia, nec convictam, nec confessam dampnaverunt. Quærentes autem quo tormento memoriam ejus de terra tollerent ne in bono ulterius fieret ejus recordatio, per triduum oneribus insudantes, opus nefarium accelerabant, quoniam cremari insonthem decernebant. Videres lignorum cæsores cum securibus operam dantes, illos vehiculis ligna imponere, impositis vehicula onerare, illos solito velocius bigas seu plaustra ducere et reducere, alios incessanter propriis humeris portare, alios congeriem lignorum coaptare. Videres nichilominus faces afferentes, sulphur, picem et ceram, sepum et stupam, alia quoque quævis ignis fomenta injiciendo inferentes; velut istius morte mortem suorum multaturi, omnes una furebant in unam. Sane rabidorum more canum sævientes dentibus stridebant, lingua dolosa, lingua vaniloqua, intentione vecordi, malicia stolidi, non mactandam mactabant. Ad explendam vero maliciæ suæ vesaniam, qualia non ante super hæc atrociora perquirebant tormenta, eo quod ad cumulum sui flagicii volverant (?) ⁵ quæ in

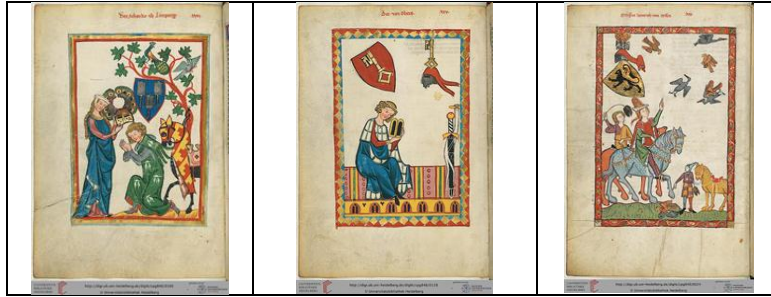
1. Pris une seconde fois par les gens du comte de Vienne, et enfermé dans le même château, il n'obtient à manger qu'après avoir fait rapporter les chaînes avec lesquelles il a fui; il s'échappe encore une fois avec son frère: la fuite de l'un est protégée par les gardes de la ville; celle de l'autre, par un habitant de Vienne.

2. Saint-Sever (Landes).

3. Le ms. du f. Saint-Germain porte *Sobardam*.

4. Il faut peut-être supprimer le mot *nec*.

5. Le ms. Saint-Germ. donne *vulnerant*; le ms. de la Sorb. *viluerant*.



37

præteritos percurrerant tormentorum genera. Interea mulier, obscuro reclusa carcere, astricta ferri pondere, delicta cognosceps, peccata confitens in Domino confidebat, cui se immolans pro actis merito mortis ream ingeminabat, licet de novo nuper imposito crimine immunis persisteret, eo quod tale tantumque facinus nec interius delibaverit nec exterius perfecit. Remedium quoque mali scimus confessionem et dolorem erroris.... Mulier prænominata in profundo carceris retrusa, numina cœli in misericordiam sui precibus devotis, assiduis precibus interpellabat, Dominam quoque de Rocamador, omnium post filium dulciorem et ad vota promptiorem, cujus infra biennium visitaverat oratorium.... Cumque in vigiliis et jejunio mœrens pervenisset ad diem deputatam supplicio, de carcere educta et ad patibulum perducta, cum esset femina, feminae non erubuerunt in propatulo nuditatem. Proh pudor! Feria tertia erat infra Pentecosten quando discipulis Spiritus Sanctus in igneis linguis apparuit. Istos e diverso istis diebus spiritus malignus erga proximam animavit. Ad spectaculum spectatum undique confluerant utriusque sexus amplius quam viginti milia hominum, pars pro ea orantium, pars in eam furentium; attamen furor prævaluit. Nam uberrime flentem et beatam Virginem de Rocamador alte reclamantem mediis injectit flammis. Juvenum vero quidam sensu quam annis maturior, mulieris turpem ægre ferens nuditatis confusionem, ad Dei et cæterorum honorem, qua fuerat indutus brevem projecit tunicam, indeque aliqua sui parte tecta, sed in majori detecta, discrimen rogi, sanctæ Crucis signata signaculo, nomine nichilominus Dominæ de Rocamador fidenter enuntiato, subiit, et sine quantalibet cauteriatione et, quod majus est, sine quovis ignis calore pertransiit. Flamma namque de tanta et multimoda congerie ad nomen Mariæ cecidit, ignis ardere desiit, et intrandi audaciam præbuit, et pertranseuntem non tetigit neque contristavit, nec quicquam molestiæ intulit. Tunc omnes tam ænuli quam amici quasi ex uno ore hymnum dicebant, et glorificabant Dominum liberatorem omnium in se sperantium. Mulier autem, nobilium feminarum multo stipata comitatu, statim beatissimæ Virginis ipsius salvatricis excellenter dominantis versus basilicam de Rocamador iter arripuit, octavaque die ad nos veniens et tunicam proferens, miraculum testimonio Dominæ dominarum retulit, et gracias ei reddidit, quæ operatur omnia in omnibus per unicum filium suum Dominum nostrum Jhesum Christum, cui est honor et imperium in sæcula sæculorum. Amen¹.

1. Cf. I, 10 : Un lombard, condamné au feu par son seigneur, est de même épargné.



Latinum Mediaevale

MEDIEVAL LATIN TALES ABOUT MIRACLES

MEDIEVAL LATIN TALES ABOUT MIRACLES

Je détache de cette longue suite de miracles un touchant récit que je cite dès maintenant, gracieux tableau d'intimité conjugale que vient bientôt assombrir une aventure tragique. Amour, jalousie, suicide, il y a là une histoire qu'on a souvent entendue ; mais au douzième siècle, bien que les exemples de mort volontaire soient assez fréquents, je ne crois pas qu'en dehors des romans on trouve beaucoup de suicides par amour⁴. Voici donc ce chapitre assez curieux, où l'auteur a visé de son mieux à l'élégance :

« Miles quidam cum uxore sua quam plurimum diligebat jocabatur,

1. I, 11. Cf. I, 10.
2. « Miles autem, curam ejus agens, vulneribus vinum et oleum infundi jubebat, mandans stabulario quicquid pro ea erogasset se redditurum. » (II, 15.)
3. II, 3.
4. Voy. les *Recherches sur les opinions et la législation en matière de mort volontaire pendant le moyen âge*, par M. F. Bourquelot (*Bibl. de l'École des chartes*, 1^{re} série, t. IV, p. 242).

SOURCE OF IMAGES:

<http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglitData/image/cpg848/1/064r.jpg>



Latinum Mediaevale

et jocans colloquebatur. Illa autem simpliciter, ut casta mulier, inter alia in hæc verba prorupit : « Vellem a te scire utrum nexus conjugaliter legitime servetur, utrum amor meo amor pellicis cujuslibet præponatur ? » At ille, ut juvenis jocundus et levis, subridens respondit : « Putasne me te sola contentum ? Putasne quod illam vel illam non habeam amicam ? » At illa : « Si vera, inquit, crederem quæ dicis, jam immisso cultello (tenebat enim cultellum) transfigerem me. » Erat autem gravida, vicinaque partui. Miles vero verbo verbum inculcans : « Nescio, inquit, si in te sævieris, quia, sicut assero, verum esse cognoveris. » Femina diutius tantum non ferens ruborem seseque cohibere nequiens, sed sexus sui immemor, impresso cultro propria transfodit viscera. Subito malo et insperato miles turbatus pectus tundeat, faciem et cæsariem laniabat, flebilibus vocibus se miserum asserebat. Et revera verum fatebatur : qui felix fuerat conjuge, duobus privatur, et matre et quam in utero gestabat sobole. Dolorem dolori ejus cumulabant omnes qui aderant ; tum dolor viri, tum mors mulieris, quæ alti vixerat testimonii, ad lamentum incitabat. Quis enim lacrimas cohibere possit, qui prægnantem misere mori, fetum necdum enixam, sine causa perspexerit ? Cultellum qui corpus transfixerat a vulnere nemo extrahebat, existimantes quod cum ejus emissionem spiritum supremum emitteret. At sponsus, qui adhuc sponsus, totus perfusus lacrimis, preces ad Dominum convertit, ejus misericordem matrem interpellans : « Domina, quæ es salus mea, consolatio mea præstabilis super nequitia et tribulatione mea, domina quæ educatum in hac hora me perduxisti, te testans invoco testem conscientie et puritatis meæ. Testor te, domina, et coram omnibus confiteor quod thorum conjugalem adulterino coitu numquam fœdavi, oculos ad alienas non levavi, cor mundum et innocens ab omni muliebri concupiscentia habui. Nunc ergo, domina, cum nichil horum fecerim, quasi omnium reus teneor, et in morte conjugis morior ; neque enim vivere potero, mortua parte et maxima nostri. O conjunx et conjunx dilecta ! quis michi det in sorte tua mori pro te ? Vivens, sed nec vivens, quia semper in mœrore vivens, tabescet corpus ; o utinam cum corpore tabescet et spiritus ! Quis unquam, ut ego, ita sensit in corpore vulnus alieno ? Sed numquid unum corpus eramus in Christo ? Eramus plane. Perforatum doleo corpus meum, et quis medebitur mei ? Virgo, . . . hujus mulieris medere vulnere, restitue sanitati. Melius est enim ei mori quam diutius mortem protrahendo ita cruciari. Virgo, Virgo, tuo me committo judicio. Quæ misericordie lance ponderas omnia, ne reputes pro facto leve verbum, verbum stultum quod lo-



Latinum Mediaevale

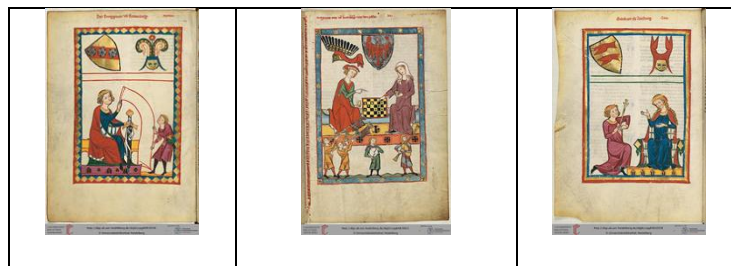
cutus sum, cum innocens sim a nocenti opère. Domina, dignum recompensatione non tibi rependam præmium, verumtamen imaginem ipsius ceræ pondere afferam ante sacrosanctum altare tuum. » Nec mora, cultellum qui spinam mulieris transierat a corpore extraxit, præstolans misericordiam misericordis dominæ. Flebant omnes auxilium a supernis indubitanter flagitantes. Regina cœlorum, quæ præsto est votis poscentium, affuit petitioni eorum. Quæ enim medicorum medicamine incurabilis erat, curata a beata Virgine, pristinæ saluti reddita est ¹.

Sans doute ce petit roman eut quelque succès au moyen âge, car on le raconte encore au quatorzième siècle; mais le temps en a bien modifié les circonstances. Qu'on me permette d'en citer cette nouvelle édition, que j'emprunte à un manuscrit contenant une collection de miracles de la Vierge ² :

Un moult noble chevalier banneret avoit en moult grant devocion toute sa vie la Vierge Marie, et avoit une moult belle dame a femme et que bien amoit, et fut grosse d'enfant dont il estoit moult joyeus. Le chevalier fist fere dedans sa chambre ung aultel de la Vierge Marie et en son honneur, et y fasoit chanter la messe. Si quant il doubtoit que sa dame dormoit, il venoit devant iceluy aultel et saluoit et prioit moult devotement la Vierge Marie. Une fois advint que la dame qui estoit pres d'avoir enfant se esveilla et tasta en la place du chevalier et ne le trouva pas, se leva et ala a l'uys de sa garde robe ou estoient ses damoiselles et ne le trouva pas, puis retourna en son ligt et s'endormit. Le chevalier secretement s'en vint coucher en son ligt avec elle. Le lendemain la dame fut moult troublée et courroucée, et suspessonna son mary, et luy dist, gravement se compleignant : « Sire, ne suis-je belle ne souffisant pour vous ? Pourquoy amés vous aultre que moy ? » Le chevalier se excusa moult forment, mes la dame ne le vouloit croire pour excusacion qu'il fist, mes fut courroucée. « Si, luy dist le chevalier, vrayement, dame, je aime dame plus belle que vous n'estes, » et entendoit en son cueur de la Vierge Marie. Adonc la dame du grant deulh que elle ot, qui cuidast que il amast aultre que elle, se ferit d'un coustel, et se tua et l'enfant qui en elle estoit. Adonc le chevalier qui vist ce, s'en entra devant ledit autel et

1. 1, 7.

2. *Faits et miracles de Notre-Dame*, ms. de la Bibl. imp., fonds français, 7018², fol. 9 v^o.



Latinum Mediaevale

- se laissa cheoir moult tristes, et se plaigny et moult s'escriva disant : « Douce dame, pour cause de vous tout ce est venu; je vous prie que a mon tres grant besoing me veuillies aider, conforter et secourir, ainsi comme vous scavés qu'il m'est mestier. » Le chevalier demoura le jour et la nuit en sa chapelle, et les amis firent le corps appareiller pour mettre en terre, et furent ja dictes vigilles, et le corps vouloient pourter au moustier. Et ainsi comme on la veult lever pour porter en l'esglise, se leva du vas ou en la vouloit pourter, saine et entiere, et se fist vestir, et s'en ala droit en la chapelle en sa chambre ou elle trouva son seigneur en terre endormy, et le appella et luy dist : « Certes, tres chier sire, vous me avez dit voir que plus belle que moy avés pour amye. Elle a empetré par devers son benoist enfant Jhesu Christ nostre Seigneur que je ne suis pas dampnée, et me a fait a votre priere ressusciter de mort a vie et mon enfant qui est tout vif en mon ventre; et me a moult reprinse de ma foulie, et vous prie que vous l'amés et servés plus devotement que onques fistes, et je feray ainsy. » Adonc tous leurs amis et servans et tous ceulx qui presens estoient furent moult esbays et esmerveillés et eurent en plus grant devocion la benoiste Vierge mère. Et tant comme vesquit
- l'enfant, il ot au front le signe de la playe que luy avoit foite sa mère du coustel.

Dans ce récit, moins touchant que le précédent, les détails sont nouveaux; la querelle s'engage différemment, et le drame va plus loin. Sans doute le compilateur du quatorzième siècle n'a point par plaisir, un manuscrit des miracles de Roc-Amadour sous les yeux, transformé ainsi l'historiette, et la tradition, les compilations successives ont dénaturé peu à peu la légende.

FINIS CITATIONIS. FINIS OPERIS



Latium Mediaevale

SOURCE OF THE MEDIEVAL IMAGES

<http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglitData/image/cpg848/1/010r.jpg>

PROF. DR. DARCY CARVALHO

São Paulo

PROF. DR. DARCY CARVALHO

STUDIES FOR MEDIEVAL AND MODERN LATIN

<http://pt.unicampfilosofia.wikia.com/wiki/Latim>

<https://sites.google.com/a/darcycarvalho.com.br/darcy2/tertullianus-vel-de-latino-christiano>

<http://www.darcycarvalho.com.br/home/estudos-de-idiommas/estudos-de-latim-moderno>

<http://archive.org/search.php?query=creator%3A%22DARCY%20CARVALHO%22&sort=-downloads>

Á



AFRICITAS

O LATIM DA AFRICA

AGOSTINHO, O MEDITERRÂNEO, A EUROPA .AS RAÍZES AFRICANAS DO CRISTIANISMO LATINO .

A Igreja africana dos primeiros séculos teve um papel importante na vida e no desenvolvimento do cristianismo ocidental.

UMA CONFERÊNCIA DE HENRI TESSIER BISPO DE ARGEL

Ainda que certamente não seja um especialista em cristianismo africano dos primeiros séculos, terei a permissão, espero, de expor algumas reflexões sobre o tema que minha conferência pretende desenvolver: “As raízes africanas do cristianismo latino”. Não falarei com base numa competência que não possuo, mas, sim, para propor aos especialistas perguntas sobre uma questão cuja importância é evidente para as Igrejas ao norte e ao sul do Mediterrâneo ocidental.

Com efeito, parece-me significativo, no contexto do “Ano 2003 da Argélia na França”, trazer ao conhecimento de todos o papel que a Igreja africana dos primeiros séculos teve na vida e no desenvolvimento do cristianismo latino.

Assim, levarei em consideração diversos aspectos da Igreja latina dos primeiros séculos, para propor perguntas aos especialistas aqui presentes a propósito das contribuições específicas dos cristãos da África setentrional no momento em que o cristianismo latino nascia e, pouco a pouco, ia assumindo na Europa um rosto liberto de suas origens primitivas, gregas e médio-orientais.

Recentemente, o professor Claude Lepelley propôs uma reflexão sobre esse mesmo tema no simpósio realizado pela Unesco em 30 e 31 de janeiro de 2003. Tomarei a liberdade de basear-

me ligeiramente em sua contribuição, mas aproveitarei de minha condição de pastor e do maior tempo que temos à disposição para, também, propor perguntas novas, esperando, assim, trazer minha contribuição a uma tomada de consciência importante para as relações entre os dois Ocidentes, o europeu e o que está ao sul do Mediterrâneo (esse é o sentido da palavra Magreb).

Tomar consciência desse fato é muito importante para os cristãos da Europa, como também para os atuais habitantes do Magreb. Os europeus devem saber que uma parte notável de suas raízes cristãs latinas se encontram ao sul do Mediterrâneo. E os habitantes do Magreb devem, da mesma forma, conhecer o papel que seus antepassados tiveram numa tradição cultural e religiosa que hoje parece completamente estranha à terra deles. É uma tomada de consciência que pode ter também sua importância para as jovens Igrejas da África, que vêm suas fontes espirituais como unicamente européias, esquecendo não apenas as origens orientais da Bíblia e o desenvolvimento da patrística oriental, mas também o papel da África romana.

O professor Claude Lepelley, refletindo sobre isso, não hesita em expressar sua posição de forma paradoxal: “O cristianismo ocidental não nasceu na Europa, mas ao sul do Mediterrâneo”. É uma afirmação que pode causar espanto, mas amplamente confirmada pela história. Tentarei, portanto, dentro em pouco, explorar as pistas principais que devemos seguir para descobrir, sob diversos aspectos, as raízes africanas do cristianismo latino.

1 A literatura cristã latina nasceu na África romana

O primeiro dado tem uma importância considerável. As mais antigas obras de teologia cristã em latim que chegaram até nós foram escritas na Itália, na Espanha, na Gália ou na Dalmácia, mas vêm de Cartago. No tempo de Tertuliano, os cristãos do norte do Mediterrâneo ainda escreviam em grego. Era o que fazia, evidentemente, Clemente de Roma, um século antes. Mas era também o que, pouco antes de Tertuliano, fazia Justino - que não é exatamente um “padre latino”, mas morreu mártir em Roma (†165 aprox.). Ele vinha da Palestina, escrevera inicialmente em grego aos gregos, e continuou a fazê-lo quando chegou a Roma. Irineu (†200 aprox.), quando se transferiu para Lyon, vindo de Esmirna, escreveu naquela cidade, também em grego, o seu *Adversus haereses*, na época em que Tertuliano já escrevera seus primeiros tratados em latim. Hipólito (†236), mesmo sendo um sacerdote de Roma, mais jovem do que Tertuliano, escreveria também sua obra em grego.

Além de Tertuliano, o primeiro autor em latim que se conhece é Minúcio Félix. Mas não há provas de que seja anterior a Tertuliano. E, em todo caso, sua obra se mantém no nível de uma apologética que usa pouco o vocabulário teológico propriamente cristão. Portanto, devemos a Tertuliano os primeiros tratados teológicos em latim. Ele escreveu primeiramente em grego, mas bem cedo passaria ao latim, para chegar até seu público africano. Estabelecer com precisão o quanto a língua cristã deve a Tertuliano é tarefa para especialistas. Mesmo não tendo criado todo o vocabulário cristão em latim, será a sua obra a constituir o primeiro *corpus* cristão de referência nessa língua. Ao que parece, a língua latina deve a ele mil palavras cristãs. Apresento a seguir, a título de exemplo, duas citações de Tertuliano que ilustram a dificuldade dessa primeira tentativa de transposição do cristianismo, a partir da sua expressão original em grego, para a formulação em latim.

O primeiro trecho expõe o problema da tradução grega da palavra *logos* pelo latim *sermo* (que podemos traduzir igualmente tanto por “palavra” quanto por “Verbo”): “De fato, antes de qualquer outra coisa, Deus estava só: era completamente, para Si mesmo, o seu próprio mundo, o seu próprio estado, e todas as coisas. Estava só também no fato de que não havia

nada que fosse externo a ele. No entanto, não estava então realmente só. Estava acompanhado daquele que Ele tinha em Si mesmo, ou seja, de Sua razão. Com efeito, Deus é racional e a Razão está no início nEle mesmo, visto que tudo procede dEle. Essa Razão é seu próprio pensamento. Os gregos o chamam ‘logos’, vocábulo para o qual nós dizemos também ‘palavra’. É por isso que, graças a uma tradução facilitada, nós costumamos dizer que ‘no princípio a palavra estava junto de Deus’, ao passo que seria preferível falar de Razão, pelo fato de que, antes do próprio princípio, Deus não era Verbo, mas Razão, e de que o Verbo existe mediante a Razão, que, por consequência, lhe é anterior” (*Adversus Praxean*, 5, 2-3). No segundo exemplo, descobriremos a oscilação que existe no vocabulário entre *substantia* e *materia*, quando Tertuliano, numa mesma passagem, recorre a essas duas palavras para traduzir o grego *ousia* (substância): “É chamado Filho de Deus e Deus, em razão da unidade da substância; pois Deus também é espírito. Quando um raio é lançado para fora do sol, é uma parte que se distancia do todo; mas o sol está dentro do raio, pois é um raio de sol, e a substância não é dividida, mas se estende, como a luz que ilumina a luz. A matéria-fonte continua inteira, e não perde nada, mas comunica sua natureza por muitos canais” (*Apologeticum* XXI, 12).

Mas, no conjunto, ficamos profundamente impressionados com a firmeza e decisão das formulações de Tertuliano. Eis um exemplo, tomado entre muitos outros possíveis: “Era preciso, então, que a imagem e semelhança de Deus fosse criada dotada de livre-arbítrio e autonomia própria, a fim de que justamente a estes - ao livre-arbítrio e à autonomia -fosse confiada a imagem e a semelhança de Deus. A propósito disso foi assinalada ao homem uma substância apropriada a esse estado” (*Adversus Marcionem* II, 6, 3).

Cipriano (†258), cronologicamente o segundo dos Padres ocidentais a nos deixarem uma obra escrita em latim, também é africano. Sua obra é anterior em mais de um século à de Hilário de Poitiers (†367), à de Ambrósio de Milão (†397), e, ainda, à de Jerônimo (†420). Arnóbio (†327 aprox.) é africano também. Lembremos, por outro lado, que curiosamente o pagão Cecílio, do *Octavius*, a apologia de Minúcio Félix, é apresentado como um amigo proveniente de Frontão de Cirta (Constantina, na Numídia) e autor de uma diatribe contra os cristãos (162-166). Podemos notar também que Lactâncio, morto por volta de 325, três quartos de século depois da morte de Cipriano, nasceu na África, segundo São Jerônimo. Lactâncio ensinou latim em Nicomédia, na Ásia Menor, onde o imperador Diocleciano estabeleceu sua capital, portanto em pleno âmbito de difusão da cultura grega. Dizem desse africano “que é o homem mais eloquente de seu tempo em língua latina”. São períodos em que, no Ocidente cristão, não há nenhum nome de autor latino cristão que possa ser citado, enquanto não chegarmos a Hilário de Poitiers (†367) e Martinho de Tours (†397).

2. As mais antigas traduções da Bíblia para o latim são também africanas

Ainda a propósito da língua, seria interessante obter informações detalhadas dos especialistas, sobretudo a respeito da *Vetus Latina*. De fato, dizem que a África possuía as mais antigas versões latinas de um determinado número de livros da Bíblia antes que Jerônimo desse ao mundo latino a sua famosa tradução, que se tornaria ponto de referência unânime no mundo latino até a reforma litúrgica do Vaticano II.

Também aqui, deixo às pessoas competentes a tarefa de dar explicações mais precisas, mas há muito tempo os especialistas atribuem à África cristã um papel determinante no que diz respeito às primeiras traduções da Bíblia do grego para o latim. Pierre Maurice Bogaert (“La Bible latine des origines au Moyen-Âge”, in: *Revue Théologique de Louvain*, 19 [1988], p. 137) escreve: “Quando essa necessidade começou a ser sentida - seguramente a partir de meados

do século II, na África romana -, a Bíblia foi traduzida do grego para o latim. [...] Até prova em contrário, sou mais pela origem africana [das traduções] que pela origem romana ou italiana". Pensa-se, ainda, que todas essas primeiras traduções tenham sido feitas para a comunidade judaica da África setentrional, pelas exigências de seus fiéis.

É verdade que essas traduções antigas seriam muitas vezes suplantadas, em seguida, pela tradução de Jerônimo, mas seus vestígios continuariam a ser importantes em muitos livros da Bíblia, como, por exemplo, no dos Salmos.

O Ocidente latino, repito, deve à África romana algumas de suas mais antigas traduções bíblicas.

4)Evangeliário latino, Codex Eusebi, s.n., pp. 440-437, Biblioteca Capitulare, Verceli (Itália). Este manuscrito é o testemunho mais antigo dos quatro Evangelhos em texto dito "europeu", anterior à Vulgata de Jerônimo

3 Os primeiros relatos dos mártires em língua latina

Outro campo de expressão cristã muito antigo em língua latina aparece na África na forma dos *Atos dos mártires*. Dom Victor Saxer, ex-presidente do Pontifício Instituto de Arqueologia Cristã, escreve a respeito disso: "A hagiografia africana - de expressão latina desde seu nascimento - tem o privilégio singular de incluir algumas das obras mais antigas, mais autênticas e mais belas desse gênero literário" (Victor Saxer, *Saints Anciens d'Afrique du Nord*, Roma, 1979, p. 6). De resto, o mais antigo documento cristão em latim que chegou até nós é também o mais antigo relato proveniente da África cristã, o dos mártires de Scili (17 de julho de 180), sendo Scili uma cidade da África proconsular sobre cuja localização ainda pairam dúvidas. Aqui também, os especialistas devem sublinhar o fato de que os *Atos dos mártires* africanos e suas *Paixões* são os documentos mais antigos desse gênero na literatura cristã. Servirão de modelo para os trabalhos seguintes do gênero no Ocidente.

O mesmo vale para o gênero literário mais amplo, ou seja, as biografias dos santos. Um gênero que nasceu na África e que terá uma grande seqüência em toda a Igreja. Foi inaugurado pela vida de São Cipriano, escrita pelo diácono Pôncio.

Conhecemos também a vida de Santo Agostinho redigida por seu colega e amigo Possídio de Calama (a atual Guelma, na Argélia) e a de Fulgêncio de Ruspe (†527; Ruspe ficaria hoje entre Sfax e Sousse, na Tunísia), escrita pelo diácono de Fulgêncio, Ferrando.

A porta está aberta para as obras hagiográficas bastante posteriores de Gregório de Tours sobre São Martinho e a glória dos mártires.

4. O peso demográfico da Igreja da África no Ocidente latino

Claude Lepelley, em sua conferência na Unesco, encontra outro motivo pelo qual a Igreja da África influenciou o Ocidente latino: seu peso demográfico. Não é fácil medi-lo em termos de população cristã, mas o número de episcopados é notável. No primeiro Concílio de Cartago, no ano 200, já se contam setenta bispos da África romana sob a presidência de Agripino. No

mesmo período, na Itália setentrional, não se sabe se havia outros episcopados além dos de Roma, Milão e Ravena. No segundo Concílio de Cartago, já são noventa bispos africanos reunidos. No mesmo período, no Sínodo de Roma, sob o papa Cornélio, contam-se apenas sessenta bispos. No Concílio de Arles sobre o donatismo (problema africano), em 314, nota-se a presença de 46 bispos (16 da Gália, 10 da Itália, 9 da África, 6 da Espanha e 8 da Bretanha). Conhecemos o número de bispos que participaram do Concílio de 411 em Cartago. Sabe-se que havia 279 bispos católicos presentes e 270 donatistas. Considerando que de ambos os lados havia uma centena de bispos ausentes, seu número total chegaria a mais de seiscentos. É um dado que dá uma idéia da rede de episcopados sobretudo na África proconsular (Tunísia), mas também na Numídia (região de Constantina).

Além disso, a influência africana em Roma faz-se sentir já desde 189, quando Vítor, um africano de Leptis Magna, é eleito papa em Roma (189-198). Isso mostra o espaço que devia ter a Igreja da África em Roma desde o fim do século II. Um espaço que, nos séculos III e IV, continuaria a aumentar.

5. A influência determinante de Santo Agostinho

Mas todos os elementos assinalados até aqui não teriam seguramente conseqüências duradouras sem a personalidade teológica e espiritual de Santo Agostinho, e sem as prodigiosas dimensões de sua obra escrita. É inútil evocar aqui como a sua influência persiste no Ocidente latino até a Reforma, até o jansenismo, e, por último, até hoje. Essa influência foi descrita em todos os estudos sobre Agostinho. O que se deve sublinhar, sobretudo, é a presença, em sua obra, de uma síntese original do cristianismo, que, mesmo conhecendo ele a patrística grega, ganha os contornos de uma meditação pessoal da Escritura e de sua experiência espiritual específica.

Goulven Madec, numa obra recente (*Lectures augustiniennes*, Paris, 2001, pp. 99-109), propõe um estudo sobre as influências cristãs recebidas por Agostinho, e nota a importância das referências latinas, mais numerosas que as dos Padres gregos. Hilário de Poitiers, a certa altura exilado no Oriente, e Ambrósio devem muito mais a suas fontes gregas do que Agostinho. Agostinho deseja ser plenamente fiel à tradição da grande Igreja, mas arraiga sua teologia em primeiro lugar na sua leitura pessoal das Escrituras e na própria experiência. Sua referência às fontes da filosofia grega também é mediada pelo testemunho de dois latinos, Simpliciano e Vitorino, mais do que pelo dos Padres gregos. Com Agostinho, o Ocidente latino conquistou sua independência teológica e, com isso, também sua personalidade cristã. Alguns poderiam desaprovar essa evolução, e preferir a leitura do cristianismo proposta pelos Padres gregos. Mas todos devem reconhecer que o Ocidente latino deve sobretudo a Agostinho sua leitura própria da mensagem bíblica.

6. A tradição monástica agostiniana

Sabe-se que o monaquismo nasceu no Oriente. Ele se difunde no Ocidente primeiramente por intermédio de São Martinho (†397), nascido em Panônia, na fronteira latina do Ocidente. O próprio Agostinho conta como descobriu, em Milão, graças a Ponticiano, alguns anacoretas convertidos à vida ascética pela biografia de Santo Antônio Abade (†356), que Atanásio acabara de escrever, poucos anos depois da morte de Antônio. Essa descoberta, como se sabe, terá um papel importante na vida de Agostinho, que, de volta a Tagaste, organizará os primeiros lugares africanos de vida monástica. Adaptará, depois, esse modo de viver à comunidade que se desenvolverá ao seu redor, quando for bispo, e dará ao mundo latino sua regra de vida e o exemplo de suas comunidades monásticas pastorais. O Ocidente latino

adotará esse exemplo numa parte de sua tradição de vida religiosa comunitária (os agostinianos, os premonstratenses, etc.). Mas os especialistas encontram também na regra de São Bento influências derivadas em particular da regra de Santo Agostinho.

7. A influência do direito eclesiástico africano

O professor Claude Lepelley nos sugere também um outro âmbito no qual se exerce a influência da Igreja da África sobre a Igreja latina: o do direito eclesiástico. Como se sabe, a vida conciliar foi mais intensa na África setentrional que nas outras regiões do Ocidente latino, sobretudo nos séculos III e IV. As decisões daqueles entendimentos constituíram o *corpus* que influenciaria as Igrejas do Ocidente, sobretudo por intermédio da Espanha visigótica.

8. A obra de Agostinho, disponível na Europa desde a morte do bispo de Hipona

Não podemos contar, aqui, como a obra de Agostinho conseguiu escapar do saque de Hipona realizado pelos vândalos, para depois conquistar a Europa. Serge Lancel diz sobre isso: “Não faltam indícios que permitem afirmar, sem provas, mas com forte verossimilhança, que o conhecimento extremamente completo que se tinha na Itália da obra de Agostinho desde a metade do século V não se devia às cópias de sua obra, difundidas antes da morte do bispo de uma forma apenas parcial, mas muito mais a sua transferência integral para Roma e a sua inserção no acervo da biblioteca apostólica, por volta da metade do século V, em condições e de formas que, diga-se, continuam a ser misteriosas, se não miraculosas” (Serge Lancel, *Saint Augustin*, Paris, 1999, p. 668).

Assim, a obra de Agostinho acabou disponível muito cedo ao norte do Mediterrâneo, de onde teve a difusão que todos sabemos.

Conhecemos o que está escrito sobre um afresco no Latrão que constitui a mais antiga representação do bispo de Hipona: “Os vários Padres explicaram muitas coisas, mas apenas ele disse tudo em latim, explicando os mistérios com o tom de sua grande voz”.

CONCLUSÃO

Parece-me que as várias temáticas enfrentadas, não obstante a brevidade das indicações propostas, põem suficientemente em evidência a realidade das raízes africanas ou nômadas do cristianismo latino. Uma ilusão de perspectiva levou muitas vezes a considerar os primeiros séculos cristãos, no Império do Ocidente, como uma realidade quase unicamente européia. Na realidade, uma região como a África proconsular parece ter sido evangelizada muito antes e de maneira mais vasta que muitas regiões do norte da Itália, das Gálias ou da Espanha. Apenas para dar um exemplo, é significativo que o primeiro Concílio das Gálias, em Arles, a 314, tenha-se reunido para dar seu apoio a um problema tipicamente africano, o do cisma donatista. É a prova dos laços que então existiam entre as Igrejas ao norte e ao sul do Mediterrâneo ocidental. Mas é também a prova das dimensões reduzidas das Igrejas setentrionais, que, reunindo bispos da Itália, da Gália, da Espanha e da Bretanha, aos quais se acrescentavam bispos africanos, só conseguiam juntar um número de participantes muito inferior ao dos concílios africanos da mesma época.

Mas é claro que será sobretudo com a personalidade espiritual, pastoral e teológica de Agostinho que a influência da Igreja africana sobre as Igrejas da Europa assumirá todo o seu porte. Um fato tão consolidado, em nível teológico, que não é nem o caso de frisá-lo. Mas é preciso calcular sua importância para além da esfera particular das ciências eclesiais. As

opções filosóficas feitas por Agostinho já fazem parte do condicionamento do pensamento no Ocidente europeu. Para dar a essa afirmação o peso que ela deve ter, pode-se transcrever, entre outros testemunhos, a observação de um dos mais recentes ensaístas sobre a questão, Jean-Claude Eslin: “Do nosso ponto de vista, a grandeza de Agostinho consiste em ter ele sabido construir, numa obra que compreende mais de noventa volumes e opúsculos, uma articulação inédita entre o mundo da antigüidade e o mundo cristão que lhe dá nova forma. Nesse sentido, Agostinho representa o primeiro homem ocidental, o primeiro moderno, pois é o primeiro a ter tentado uma tal articulação numa expressão filosoficamente inteligível, e, tendo-o feito, modelado assim a nossa sensibilidade durante séculos. Com relação ao Império Romano, e também ao cristianismo do Oriente e à estabilidade dos valores deste mundo e do homem antigo, ele marca uma ruptura, e representa o momento fundador, pelo fato de que instaura uma inquietude ocidental, e introduz uma instabilidade constitutiva (na política, na sexualidade), uma dinâmica que, depois de quinze séculos, não se encerrou; Agostinho é a inquietação do espírito no próprio seio do porto encontrado” (*Saint Augustin. L’homme occidental*, Paris, 2002, pp. 8-9).

Não acabaríamos de citar expressões que põem em evidência a influência sem igual do pensamento e da obra de Agostinho sobre o Ocidente latino. “Nenhuma obra de um autor cristão em língua latina suscitaria admiração e inquietude tão grandes e conheceria uma glória semelhante” (Dominique de Courcelles, *Augustin ou le génie de l’Europe*, Paris, 1994, p. 295). A ponto de o autor desse trecho, mesmo sabendo que está falando, como ele diz, “de um bárbaro cristão”, dar a sua obra o título *Agostinho ou o gênio da Europa*. E esse gênio era um núbida do Império Romano. Que transfusão de sabedoria do sul para o norte do Mediterrâneo! (Extraído da conferência promovida pelo Instituto de Estudos Agostinianos; Paris, 13 de março de 2003)

ANEXOS

FIGURAS INSERIDAS NO TEXTO ORIGINAL

- 1) Restos arqueológicos de uma basílica cristã em Cartago
- 2) São Cipriano, detalhe de um mosaico do século VI que representa a procissão dos mártires, na Basílica de Santo Apolinário Novo, Ravena
- 3) Evangeliário latino, Codex Palatinus 1589, ff. 43v-44r, fim do século V, Museu e Coleção Provinciais, Castelo do Bom Conselho, Trento (Itália). Os Evangelhos púrpuras de Trento transmitem um texto latino anterior a Jerônimo, correspondente a uma edição dos Evangelhos difundida na África no século III, que foi utilizada por Cipriano
- 4) Os restos arqueológicos do teatro romano de Leptis Magna, atualmente na Líbia
- 5) Os restos arqueológicos do teatro romano de Leptis Magna, atualmente na Líbia
- 6) No baixo-relevo em círculo, uma representação do papa Vítor I
- 7) A mais antiga imagem de Santo Agostinho, num afresco do século VI, em São João de Latrão, Roma
- 8) Os restos arqueológicos da antiga cidade de Hipona, na Argélia



C:\Users\Darcy\Documents\30Giorni As raízes africanas do cristianismo latino (de Henri Tessier).htm

Cf.

http://www.archivodelafrontera.com/wp-content/uploads/2014/01/Las-ciudades-romanas-del-norte-africano_II-THAMUGADI_Timgad_Argelia-DEF-para-PDF.docx.pdf

PROF. DR. DARCY CARVALHO

STUDIES FOR MEDIEVAL AND MODERN LATIN

SÃO PAULO 2014